

*À partir de Jean-Christophe Bailly,
Le dépaysement (Seuil, 2011),
du 2 au 8 février 2025.*

ONT PARTICIPE

<i>Eve François 16°02'4"N, 61°39'0"W.....</i>	<i>6</i>
<i>Patrick Blanchon 6°10' Latitude sud, océan Indien</i>	<i>9</i>
<i>Philippe Liotard son bout du monde.....</i>	<i>11</i>
<i>Lisa Diez 43°32'51"39 N, 5°37'11"24 W</i>	<i>13</i>
<i>Laure Humbel 48°33'25.8" N 4°42'21.4"W</i>	<i>15</i>
<i>Françoise Renaud 47°07'05"N, 2°10'01"W.....</i>	<i>17</i>
<i>Bernard Dudoignon 14°21'00"N 3°36'37"W.....</i>	<i>19</i>
<i>Ugo Pandolfi 46°47'17" N, 56°09'0" W</i>	<i>21</i>
<i>Clarence Massiani 50°21'07.25 N, 3°08'26.25"E.....</i>	<i>22</i>
<i>Rebecca Armstrong 5°04'57"N 1°20'52.44W.....</i>	<i>24</i>
<i>Solange Vissac 44°56'52" N, 3°22'53"E.....</i>	<i>26</i>
<i>Olivia Scélo 42.8560891, 0.24731417 altitude 1853</i>	<i>28</i>
<i>Christophe Testard 49°21'39"N, 2°39'11"E (59m)</i>	<i>29</i>
<i>Laurent Stratos 44.824196435480964, -0.5817637329024495.....</i>	<i>32</i>
<i>Nathalie Holt DMS X : 48°28'59.9" Y : 3°30'0" — vers l'est.....</i>	<i>33</i>
<i>Françoise Guillaumond Latitude 63.868348. Longitude -22.67533735</i>	
<i>Jean-Luc Chovelon S 23°31'23" – E 43°44'7".....</i>	<i>37</i>
<i>Christine Eschenbrenner Appel du G.</i>	<i>39</i>
<i>Annick Brabant Latitude : 43.294609 Longitude : 5.375102, octobre 2024</i>	<i>42</i>
<i>Catherine Serre 44°12' N — 2°59' E.....</i>	<i>44</i>
<i>Annick Nay Avenue de France 75013 Paris.....</i>	<i>46</i>
<i>Piero Cohen-Hadria 41°50'59.8"N 12°27'09.0"E</i>	<i>50</i>
<i>Juliette Derimay 48°51'55"N, 2°59'09"W.....</i>	<i>53</i>
<i>Noëlle Baillon Ce bout du monde.....</i>	<i>55</i>
<i>Hélène Boivin La gare du bout du monde, 48 °23'16" N 4°28'48"</i>	<i>57</i>

<i>Carole Temstet</i> DMS X: 44°14'35.16" Y: 5°4'8.4"	60
<i>Cécile Marmonnier</i> de 45°22'31"N 5°15'05"E 343 m à 45°22'33"N 5°15'33"E 344 m	62
<i>Raymonde Interlegator</i> 43.833328 Y: 5.7 ; DMS X: 43°49'59.98" Y: 5°42'0"; UTM (en mètres) Zone 31T X: 717079 Y	63
<i>Angelo Colella</i> San Pietro Infine, Latitude 41.446591 Longitude 13.967687	66
<i>Nathalie Holt (2)</i> 50°02'16.8"N 19°10'28.", l'image.....	68
<i>Sophie Grail</i> 43°43'50"N 15°53'52"E	70
<i>Isabelle Charreau</i> 48°57'04.9"N, 2°34'59.0"E, place de la Lune.....	72
<i>Michèle Cohen</i> 35.417416, 24.530005	74
<i>Marion Lafage</i> Bout du monde alpin, 44° 53' 57.89" N 6° 38' 35.444" E	76
<i>Aline Chagnon</i> 45°46'22.8"N 4°49'38.2"E.....	78
<i>Marie Moscardini</i> 46°16'36.5"N 3°57'11.9"E	79
<i>Catherine Koeckx</i> 53°10'34"N 5°24'41"E 1m	80
<i>Nicolas Larue</i> 46°27'47"N 5°48'02"E 871m	81
<i>Pierre Ménard</i> 48°53'16.4"N 2°20'08.7"E	83
<i>Anh Mat</i> Rue du Bout du Monde.....	85
<i>Caroline Diaz</i> 42°41'40.8"N, 9°28'11.2"E	87
<i>Perle Vallens</i> 44°37'4"N 5°03"E — Un lointain étrange.....	88
<i>Khedidja Berassil</i> 48°52'11.5"N 2°22'41.8"E	90
<i>Danièle Godard-Livet</i> 45°07'40" N, 5°35'23"E, Saint-Donat	92
<i>Helena Barroso</i> 38.688169, -9.148452	94
<i>Laurent Peyronnet</i> 69° 43' 04 30° 04' 35'	95
<i>Jacques de Turenne</i> 48°21'47" N 4°31'48" W.....	99
<i>Cécile Bouillot</i> 4°9'40'18'' nord, 1°56'26 ouest.....	102
<i>Isabelle de Montfort</i> Le bout du monde est derrière la porte.	103
<i>Lamia Gormit</i> 45, 19264° N, 5, 73349° E	105
<i>Gilda Gonfier</i> 40.9817° Nord 28.9789° Est Grand Almira Hôtel.....	108
<i>Nicolas Rodot</i> 25°53'00.6"S 32°40'11.8"E.....	109
<i>Karl Dubost</i> 35.34109154960917, 139.44467428547202	112
<i>Jean-Marie Graas</i> L'Île aux Corsaires, 50.61130 & 5.59894)	114
<i>Nathalie Holt (3)</i> 46.14113,-1.05612 l'arbre.....	116

<i>Monika Espinasse / 44°24'16.40"N 3°36'52.52"E, La Cham des Bondons</i>	118
<i>Claude Enuset / 50.12593, 5.34830, l'étang.....</i>	120
<i>Valérie Mondamert / 48°41'01"N 24'23"E, Crasse</i>	122
<i>Véronique Müller / parc de la porte de Ninove.....</i>	124
<i>Olivia Scélo / la Colchide, 42°41'55"N ; 41°28'22"E</i>	126
<i>Émilie Marot / 15°59'05"N 61°43'10"W 6 m.....</i>	127
<i>Antoine Hégairre / 41°41'17.2"N 8°50'01.9"W.....</i>	128
<i>Fabienne Savarit/ 46°09'54"N 1°13'08"W 6m</i>	130
<i>Brigitte Célérrier / 43 55 46 359 N 4 46 23974 E.....</i>	132
<i>Gracia Bejjani / 33°49'33"N 35°29'34"E</i>	134

On arrivait en voiture par Capesterre-Belle-Eau, un petit parking était sommairement aménagé et un panneau défraîchi par la pluie et le soleil indiquait les trois sentiers possibles pour accéder à chacune des trois chutes. On pouvait encore déchiffrer les durées de randonnée, seules indications pour se décider à s'aventurer ou pas vers les plus hauts sommets. Passé un petit pont en bois, il fallait choisir une direction et s'engager pour plusieurs heures de marche et atteindre la première chute du Carbet, la plus haute, vantée comme la plus impressionnante sur tous les guides touristiques. Le début du sentier était bien balisé et dégagé tout en annonçant la couleur des sept kilomètres à venir. Des cailloux et des pierres enchevêtrés sur un sol boueux et ruisselant sous un filet d'eau continue, et tout autour, à perte de vue, du vert, sous toutes les nuances imaginables et même celles impossibles à reproduire sur quelque palette de peinture. Le chemin était étroit et à certains endroits fort escarpé, il fallait s'écarter sur le bord dans les feuillages accueillants pour laisser passer les randonneurs qui descendaient. On échangeait ou pas quelques mots. Une question — c'est encore loin ?, une exclamation — bon courage !, ou un silence partagé dans un sourire croisé. On était dans le cœur de la forêt tropicale, avec ses ombres et ses lumières, ses bruits étranges et lointains, un univers empli d'arbres élancés vers un ciel parfois invisibilisé, et de feuilles géantes rivalisant avec des fougères comme atteintes par la folie des grandeurs. Jamais

vu une mousse aussi vivante, aussi envahissante sur les rochers bordant le sentier, d'un vert naissant et pétillant. On se sentait aussi très en vie dès la première heure de marche, des douleurs dans les mollets encore contractés, et les cuisses qui sollicitaient toute sa musculature pour assumer le dénivelé. La rivière apparaissait çà et là comme une promesse de ce qui allait se présenter là-haut, tout là-haut. Elle offrait au regard une eau claire, fulgurante, s'éclaboussant contre la roche, se faufilant entre les cailloux désordonnés, comme joyeuse d'aller se jeter à une dizaine de kilomètres de la première chute, dans la mer des Caraïbes. Bien que tout près, elle était impossible à atteindre depuis le sentier, trop d'arbustes, de lianes entremêlées et des probables petits serpents, pas méchants. Les guides de voyage avaient prévenu, il fallait prévoir des provisions d'eau et un peu de nourriture pour arriver en haut en forme pour savourer la récompense. Parfois un profond silence et ce chemin sans fin déclenchaient comme une envie de faire demi-tour, mais le chant d'oiseaux invisibles et soudain très bruyants redonnait du sens à cette expédition. Surement quelques colibris au milieu de cette symphonie. Des petits panneaux en bois avec une flèche sculptée plantés çà et là rassuraient sur la bonne direction. Pas un mot sur la distance qui restait à parcourir. Enfin, au détour d'un dernier virage sur les pierres glissantes, elle était là. Majestueuse, *magnificent* s'exclamait un randonneur dans sa langue. Une eau en robe blanche se déversant en chute libre dans un couloir long de plus de cent mètres avec deux paliers, et venant se répandre dans un bassin arborant les couleurs du soufre du volcan de la Soufrière. L'air était très humide, l'écume des eaux jaillissantes se confondait avec un léger brouillard, il ne faisait pas chaud, mais le désir de communier avec cette eau matricielle était trop fort. Pieds nus et débarrassés des

vêtements de marche, il fallait s'avancer avec précaution dans le bassin bleu vert pour aller se placer sous la cascade. Le corps, droit comme un I, devait résister à cette énergie déferlante, pendant que la peau en prenait, à en rougir, plein les pores. Les yeux fermés, dans une posture instable de méditation, on s'abandonnait à un soin purificateur. En s'éloignant du cœur de ce geyser inversé, on ouvrait les yeux sur un paysage totalement dégagé. La mer, au loin, devenait terre d'accueil de chacune de ces milliards de gouttes d'eau apparues d'un bout de toit du monde, sur une île d'un bout du monde.

Elle se réveille en sueur, en pleine nuit, à moins que ce soit déjà le petit matin d'un jour d'hiver encore sombre. Elle entend cogner contre ses tempes cette petite phrase venue s'imposer dans un rêve, ou un cauchemar, elle ne sait plus, dont elle s'est subitement extirpée. Elle a du mal à respirer, elle a chaud et froid. Tu n'as que dix ans à vivre... tu n'as que dix ans à vivre... tu n'as que dix ans à vivre... Elle se lève nerveusement, se précipite dans la salle de bains, penche sa tête au-dessus du lavabo et ouvre le robinet d'eau froide. Ses cheveux et son visage accueillent le jet d'eau glacé avec soulagement. Elle se sent vivante, c'est déjà bon signe. Les dix ans à vivre annoncés ne sont pas expirés. En attendant de savoir quoi faire de ce qui résonne encore en elle comme un angoissant mantra thibétain, des images remontent du tréfonds de sa mémoire. La tête trempée sous une cascade d'eau chlorée, elle se revoit, pas moins de trois fois dix ans en arrière, sur une île, une Basse-Terre née d'un volcan jailli en mer des Caraïbes.

Les ruelles serpentent dans l'obscurité moite. Des ombres glissent le long des murs, silhouettes furtives aux visages d'alcooliques. La nuit de Stone Town distille ses parfums d'épices et de mort ancienne.

Le port s'éveille dans la brume matinale. Les boutres se balancent sur leurs ancres, voiles repliées comme des linceuls. L'air est lourd, chargé de sel et de mystères. Des marins attendent, figures fantomatiques sous la clarté des premières lueurs. Leurs yeux « brillent de publicité », comme dirait le capitaine Hartmann.

Dans le dédale des ruelles, les temples hindous côtoient les mosquées aux minarets élancés. Les vieilles portes sculptées gardent la mémoire des marchands d'esclaves et des contrebandiers. Les murs y sentent les vieux meurtres, comme à Sébastopol.

Le marché de Darajani grouille de vie et de violence contenue. Les étals débordent de poissons argentés et d'épices pourpres. Les marchands crient leurs prix dans une langue aux consonances étranges. L'élégance ambiguë des femmes voilées séduit et fait rêver.

La nuit tombe sur les Forodhani Gardens. Les lanternes s'allument une à une, créant des zones d'ombre « où l'humanité aime à rechercher ses angoisses ». Le parfum des grillades se mêle aux effluves de l'océan. Les boutres traditionnels glissent entre les cargos modernes, spectres d'un autre temps.

Le Palais des Merveilles se dresse, ses trois niveaux de balcons soutenus par des colonnes en fer. Dans l'obscurité, il devient l'antichambre du crime, théâtre quotidien où se

joue la grande pièce du commerce maritime. Plus la lumière est éclatante, plus l'ombre est épaisse.

La rue du bout du monde s'achève ici, dans ce port où les civilisations se croisent sans se mêler. Le temps semble suspendu dans cet entre-deux, où l'ancien et le moderne dansent une valse macabre sous le regard indifférent des étoiles.

La rivière paraît infranchissable. Elle est haute, l'eau est froide. Le chemin s'y termine. Il s'y jette. L'été l'eau est si basse qu'on peut traverser sans se mouiller, en sautant de pierre en pierre. Mais là, la rivière clôt le monde. Elle est pour l'enfant une frontière qui l'enferme sur sa peur. De l'autre côté, il y a un bois, puis une colline, puis une plaine qu'on appelle la plaine et au-delà ? Rien de connu pour l'enfant apeuré d'une peur effarante. Il se retourne, derrière lui le chemin, au bout la maison. Il revient sur ses pas, à droite un pré cerclé de barbelés, à gauche, le clos et la réserve à bois. C'est là qu'il va. Il cherche des bâtons qu'on pose là, parfois, après avoir guidé les vaches. Il en trouve deux durs et droits, du noisetier. Il revient à la rivière. Il reste un moment à regarder de l'autre côté le bois aux pins tordus, ce bois où il a souvent eu la frousse en se promenant avec son frère chacun cherchant à raconter à l'autre la pire histoire de morts, de prisonniers ou de trous où avaient été jetés des cadavres. Aujourd'hui, c'est une autre peur qui le pénètre et le tord si fortement qu'il entre dans l'eau qui entre dans ses bottes. Le froid le saisit mais il avance, les bâtons lui servent de cannes. Il a de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'aux cuisses, jusqu'au ventre. Il se bat contre le courant. Il a envie de pleurer. Il parvient de l'autre côté, trempé. Il entre dans le bois, s'assied sur le tronc d'un arbre abattu par une crue, vide l'eau de ses bottes, essore le bas de son pull et de son manteau. Il tremble, il repart en s'appuyant sur ses bâtons, s'enfonce dans le bois. Il ne reviendra plus en arrière.

Il y a une rivière, donc, puis un bois. Dans le bois il n'y a pas de chemin sitôt que l'on quitte la piste tracée par le tracteur.

Mais c'est là qu'il faut aller, là où il n'y a rien, se repérer à la colline, marcher tant que ça monte pour arriver à la plaine. Dès qu'on est au sommet, l'horizon s'ouvre. Au loin (mais vraiment loin), une ligne : des montagnes. Ce serait là le bout du monde. Il faudrait marcher longtemps. D'abord atteindre le bout de la plaine, boueuse (une boue verte, argileuse, qui colle aux bottes, parfois en aspire une, alors il faut rester en équilibre, le pied déchaussé levé, sortir la botte du bournier, y glisser à nouveau le pied gelé dans la chaussette trempée et repartir). Ce n'est qu'à l'orée du village (qu'il faut éviter) que l'argile disparaîtrait pour une boue noire, moins collante, puis ce sont les prés où l'été paissent des vaches et des moutons. En laissant le village à droite, son clocher, ses fermes isolées, la route, on entrerait dans un vallon où la rivière coulerait après avoir bifurqué. Ce n'est pas le plus court chemin pour aller à la montagne, mais il évite les habitations. Au bout de la plaine, la montagne paraîtrait moins haute. Elle ne semblerait plus infranchissable, bien moins que la rivière. Dans un coude, monterait un chemin. Le monde continuerait.

*Codicille : l'idée, une fin du monde perçu face à une frontière, qui finalement est franchie, puis un autre monde, une nouvelle frontière et le monde, à hauteur d'enfant qui se traverse sans se finir. La fuite comme travelling. Les images ?
Ça pourrait être là : 45°01'01.7"N 4°00'09.6"E.*

Sous un gros pont arrondi, entre les piliers, les poubelles éventrées, les barrières, les arbustes, on longe un cœur rouge sang, fresque à la louange des Crottes — quartier que l'on quitte pour accéder à celui du Canet. Un escalier se cache là. Il sent l'urine, on ne sait pas où il mène, on monte. Et soudain, un paquet de ciel. Brutal, insolent. Une passerelle, tout aussi inattendue, file loin devant. Le premier pas réveille sa matrice, le deuxième hésite, le sol est spongieux, elle frissonne, tangué, couiné, à la longue elle berce, on tient, suspendu au-dessus d'une ancienne gare de triage. L'œil est perdu, peine à s'accrocher entre le large du ciel et ce bras de terre désolé, longe les lignes, les fils électriques, les rails, les poteaux d'acier, les moitiés d'arbres. Un homme s'est engagé sur la passerelle, en face, minuscule bonnet rose. Tout est lourd, pelé. Le silence alerte. Deux wagons ventres ouverts, un autre, un bloc de béton, une butte d'argile, un hangar, rien dedans. Le nez se lève vers les tours à l'horizon, les barres d'immeubles arrosées de soleil, les cheminées de trois bâtisses alignées, façades en ruines, toits troués. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Des engins stockés, des bouts de choses, des pièces mécaniques hors d'usage sous des bâches crasseuses. Le bonnet rose chante dans son téléphone, impose son rythme au tangage, se tait, passe, chante à nouveau en s'éloignant. Sa présence rassurait. La passerelle n'en finit pas. On s'arrête. Tout s'arrête, et l'œil retombe dans le vide. Une carcasse rouillée, un tas de tôle, un container, un écheveau de câbles, un ensemble de masses épaisses sous la poussière. On repart plus vite, on veut sortir de ce bout du monde en apnée. La passerelle s'achève, les escaliers

débouchent sur un vrac de voitures, un embrouillamini de tags où des montgolfières côtoient Marco Polo, Pikachu, une licorne, un arc en ciel, une fusée, un jaguar solitaire.

Le bout du môle avait le goût des promenades rallongées, il fallait faire tout le port, ne pas s'arrêter au café ; rallongées mais finies, au sens de marquées par la finitude, par l'absence de surprise, par un calibrage du parcours connu d'avance. Au bout du môle on s'arrêtait, plus ou moins longtemps selon que le soir était avancé — en été il fait nuit très tard — que la marée faisait gésir sur le flanc les bateaux amarrés à des chaînes qui se traînaient sur le sable, ou que la mer haute uniformisait le paysage et masquait un peu l'odeur d'iode — les bleus marines peu à peu se faisaient noirs, les verts et les gris aussi, les rochers d'abord, la masse, en face, de la colline de granit où une croix est plantée sur un dolmen — et puis noirs devenaient le ciel — le balancement des bateaux ne se repérait plus qu'à l'oreille — la mer jamais tout à fait, dont la présence et le bruit vous habitent ; plus ou moins longtemps selon que les pulls de grosse laine, les blousons, coupaient plus ou moins le vent, que la bruine s'en mêlait — je parle toujours de l'été. Au bout du môle, on faisait demi-tour, c'est une leçon de vie, nous étions libres mais notre liberté était bornée par notre humaine condition, comme nos pas ne pouvaient dépasser le bord de la digue droite, ses pierres bien alignées. Au retour, après le parking en forme de rond-point allongé où les remorques manœuvrent pour descendre à l'école de voile, nous longions le bâtiment de la SNSM, blanc et arrondi comme la cabine de pilotage, avec son antenne tournante, et puis nous passions sous les taches lumineuses des réverbères, seule était visible leur lumière rosâtre, mais on n'avait pas besoin de les voir pour connaître le jaune de la maison, le blanc du magasin à kabigs et pulls marins, pour

savoir quelle distance il faudrait faire encore le long du port avant d'atteindre le café, nous savions la présence de ces bâtisses et leur apparence, car on allait aussi au bout du môle de jour.

Codicille : Les temps des verbes utilisés par Jean-Christophe Bailly m'a mise sur une piste. L'expérience ici est de raconter une promenade fréquente, quoique revêtant un petit caractère d'exception, en cherchant à la fois à marquer le souvenir (temps passé), et l'ancrage dans le paysage (temps présent). A la relecture du texte après écriture de ce codicille, j'ai envie de rajouter quelques présents, mais j'hésite, de peur de l'artificialité.

Ici c'est la mer qui commande, commande la terre et ses bordures, érode les roches et les arbres, ici la mer s'annonce quel que soit l'endroit où l'on se tient dans le pays, et sitôt qu'on se met à marcher, l'air se transforme et nous conduit forcément dans la bonne direction tout au bout de la terre et à chaque fois ça ressemble à un bout du monde

touristes rares à l'époque, petites routes de la côte désertes, sentiers libres et sauvages, chacune s'initiant dans les champs et prairies de l'intérieur s'orientant à un moment donné vers le sud, cette fois emprunter la route de la Plage du Portmain (sans doute qu'elle ne portait pas encore ce nom-là), maisons basses accroupies pour mieux se protéger des vents forts, jardins aux bordures végétales exubérantes, bientôt graminées ondulantes sur les talus schisteux dominant la surface liquide bleue ou verte (ce jour-là il n'y a personne), dépasser la cale à dériveurs et le petit parking pas commode à manœuvrer, poursuivre à droite vers le nord-ouest le chemin des Fontenis, en général ça souffle et il n'y a rien à enlever au paysage, il est brut puissant et infini, ses horizons secrets et mauves

et juste après la plage des Fées, plantes à l'unisson constituant la lande ponctuée d'arbres géants habitués des tempêtes,

avancer à pied ou à vélo,

terre détrempée (c'est l'hiver), larges flaques abreuvoirs pour les traquets motteux des taillis, ajoncs ramassés en zones denses impénétrables où cohabitent des oiseaux et des lapins et d'autres animaux, troncs de cyprès lamberts abattus ci et là offerts à la dégradation inéluctable.

Ici, réseau de sentiers que j'ai parcourus dans tous les sens depuis ma naissance, aucun panneau indicateur, ici c'est la mer qui sert de repère et aussi son odeur, elle fait partie de moi, et quand les vagues se faisaient déferlantes en été j'aimais m'y rendre en vélo avec les camarades les plus téméraires pour rouler dans ces vagues qui déchiraient le rivage en travers et lutter contre les courants, s'étourdir à y perdre le souffle sans jamais avoir peur (à présent il y a des bancs pour les promeneurs et des palissades pour les empêcher d'écorcher la lande à trop approcher des falaises), si belles et dangereuses ces franges maritimes qui ourlent le pays de campagne.

codicille : tentée de m'orienter vers des lieux exotiques mais l'enfance revient, maîtresse des émotions et des souvenirs. Et là, un de mes bouts du monde.

Peu de détours ont suffi pour arriver là. Flora Hibberd attaque *Kathy's song*, Elle a dit « pour finir, une chanson de Paul Simon eh oui ! » sa voix tellement en symbiose avec la musique, que moi qui m'étais juré de me tenir loin de Simon et Garfunkel, je suis revenu sur ma promesse and *he walked the length of his days under African skies* a vite pointé le bout de l'oreille et m'a refait le coup de m'emporter dans une série d'images lointaines remises en scène par un nouveau directeur artistique peu au fait de la réalité.

J'avais demandé l'aide d'un guide, on ne se promenait pas seul sur ce plateau il y a quarante ans, alors je te dis pas maintenant. Nous ne suivons aucun chemin, d'ailleurs inexistant, nous marchons à travers les rochers, sonnés par la chaleur, seulement guidés par l'envie d'arriver à un éventuel débit de bière artisanale, On devine une sorte de piste que j'imagine descendre la falaise et se faufiler jusqu'à la mosquée de Djenné de l'autre côté du fleuve. Il n'y a que le ciel pour horizon, la falaise tombe d'un coup vers la plaine, les greniers ocre, un lieu de culte, quelques maisons de terre s'y accrochent, *walking the length of my day under African sky*. Marcel Griaule et Michel Leiris ont dû passer par là et se raconter les mêmes histoires.

Du marché j'ai surtout souvenir, mais c'est si loin, d'objets artisanaux à disposition des quelques touristes qui s'aventuraient jusque-là, tissus indigo. Des masques aussi mais pas montrés ; le soir, la visite à la famille du jeune homme qui avait une statue précieuse, familiale, encore souillée de traces mortuaires, qu'il ne pouvait montrer que la nuit et voulait bien me vendre : sa mère ou sa grand-mère qui avait besoin d'argent pour acheter des médicaments à la

ville. Il faudra laisser de l'argent à la pharmacie sur la route du retour. La statue est fausse mais qu'importe, l'argent des médicaments a du s'évaporer, la nuit de tant d'étoiles est pleine de pièges indolores. Quelques pick up, les pièces de rechange sont précieuses, statuettes échangées contre des chambres à air, produits à ne pas dilapider si je veux revoir Paris. Autour d'une grande bassine posée sur trois pierres —la guinguette promise— trois ou quatre hommes sirotent de la bière de mil, l'un n'est pas d'ici, il veut aller vers le nord, j'ai une place, rendez-vous ici, on fera la route ensemble. Demain est un autre jour, Gao un autre monde.

A la croisée d'un concert à la médiathèque sur le trottoir d'en face, de deux chansons et d'une consigne du bout du monde.

Ugo Pandolfi | 46°47'17" N, 56°09'0" W

blocs erratiques
fourrés de sapins rampants
chaos de rhyolites
épave rouillée

Codicille : Ça vaut le détour mais pas le voyage.

C'est un point de lumière dans la noirceur de la nuit, un bal de guirlandes et de musique nichée au creux d'une cité anciennement minière, du chaud dans le froid de l'hiver glacé, une porte ouverte dans un monde fermé, c'est un café, un bal, une musette, comme tout le monde le nomme et que tout le monde ne cesse de me demander : *Eh ! tu connais la Musette ? Non ? Alors cours, cherche, va-le trouver !* C'est un lieu dont le nom circule dans les territoires du Nord, un lieu, à l'intersection de trois rues, toutes, s'élançant vers ce joyau qui aujourd'hui a, cent quarante ans ; c'est un cadeau rénové, brillant de tous ces feux, dans ce carrefour du monde, sur cette place que l'on ne devine pas, cette place intitulée liberté. C'est une maison en briques où juste à son côté, un petit parc de sentiers noirs laisse passer des mobylettes traçant des sillons de roue dans la boue ; où des tentes la nuit, s'élèvent pour découvrir, ô surprise ! à l'aube des dimanches : des chaises, des filets, des cannes à pêche, des thermos, des hommes éveillés qui titillent le poisson ; Ce sont des sentiers noirs qui mènent devant l'hôtel de ville aux briques rouges, chez l'épicier ouvert sans relâche, jours et soirs aussi, vers le PMU-bac-tabac-tiercé et le terrain de foot et ses joueurs aux maillots jaunes et verts, criant, riant, soufflant derrière le ballon ; ces chemins noirs qui poussent vers ces petites rues, sombres, longues et étroites, aux maisons exigües, pareilles à une rangées de jeunes gens collés, épaule contre épaule, pour s'assurer qu'aucun rai de lumière ne puisse s'y glisser ; qui emmènent vers ces petites

maisons devant lesquelles sont garées toutes sortes de véhicules, vieilles Renault cabossées, tristes Peugeot délaissées, camionnette grise contre laquelle cet homme plié à même le trottoir, change une roue crevée ; noirs, ces chemins qui suivent ces deux enfants d'à peine dix ans, qui marchent en se poussant jusqu'à se faire presque tomber, devant une cannette vide qu'ils jettent au lointain et faisant la course entre ces petites maisons, aucune ne ressemblant à une autre. Et encore et toujours, ces briques rouges et ces petits jardins habités par des nains, des toboggans, un trampoline abandonné, des déchets, des chiens qui aboient, une fenêtre ouverte, une musique tonitruante, les cris d'une mère hurlant à sa fille ; ces chemins qui te font traverser des pelouses défraichies, entre des bouteilles et des sacs de chips vide, des crottes et des mégots. C'est un café, une musette, un petit coin de paradis, un petit bout du monde prêt à m'accueillir ces quelques mois.

T'approcher par la ville, c'est d'abord l'océan dont les pêcheurs se défendent d'un long empiérement et leurs pirogues à *god first* à *messi* à *no one cares*, elles ne s'agitent pas elles sont bercées, leur bleu plus soutenu que le ciel, leur blanc plus délavé que les nuages, leurs drapeaux plus fatigués que le vent, t'approcher lorsqu'au loin tu n'es qu'une masse grise signalée de sept palmiers parfaits qu'on croirait plantés dans l'eau — où plongeraient alors leurs racines, sans doute dans tes profondeurs jadis fertiles — et les goélands se détournent de ton ombre on dirait qu'ils savent que tu es une fin en soi, la fin d'un paysage ou de l'histoire, peu importe. C'est toi tu approches tu happes tu attires dans ton silence gris qui, à mesure, pas à pas, à pas, à pas, aspire les distances jusqu'à ce que ton gris lointain révèle l'immaculée, tu voudrais, blancheur de ta façade tournée vers l'horizon et alors tes couleurs livrent un secret bien gardé le blanc, le tien surtout, reste plus sombre que tous les orages qui des siècles durant ont frappé à ta porte mais jamais elle n'a cédé bien gardée, fort tu es. Ainsi tu t'imposes chaînes tendues tu offres ta gueule ouverte blanche ta gueule son haleine de six siècles déversée contre les terres contre l'océan contre l'harmattan contre les sables en fines couches corps après corps et ces canons tendus eux aussi t'entourent, un collier à ton cou, ils sont noirs chantent-ils encore ou sont-ils aphones que racontent-ils leur bouches en rond alignées s'étonnent du silence des eaux tout autour et les pirogues au loin t'ignorent, elles

savent pourtant ce que tu as enfoui dans ton ventre et dans l'eau et dans le bateau qui partait voiles gonflées immenses que tu suivais de ton regard sublime et la danse des corps avalés que tu chorégraphiais au petit matin, tout petit matin, chaque petit matin. Tes colonnes. Arrondies ouvertes on entend encore dans le silence qui siffle le long de tes parois les chuchotements avisés, quelques ordres résonnent les entends-tu et dévalent tes escaliers s'épandent dans ta cour intérieure, fumier fumant épais colle les talons on titube encore, encore ici les esprits ivres les vapeurs de l'histoire tu les as emprisonnées et pourtant plus près on voit bien qu'ici, depuis cette perspective l'océan derrière et toi devant, tes murs s'effritent à force de contrer les vagues ou de vomir l'ébène, ton blanc nuptial grouille de vers non-dits et pâlit chaque jour chaque jour, chaque jour car jamais tu n'as répondu à la question que la terre, les corps nus et les ventres vides te posaient *Ô Elmina as-tu aimé un jour ?*

Pour atteindre le village du Bout du monde, la route est tortueuse et semble ne jamais finir. Passés les rideaux de pins et mélèzes qui calfeutrent la vue, l'apparition soudaine de quelques maisons sur la droite, avec la pointe du clocher qui dépasse et permet de s'orienter. Si, et seulement si le brouillard qui est un peu ici chez lui, n'a pas tout recouvert et laissé penser que le village n'est plus, a entièrement disparu du paysage. Ces quelques toits recouverts de lauzes à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, immobilisés dans un creux ou qui apparaît comme tel car surplombé par une montagne, on disait le Mont, calfeutrent une poignée de maisons de granit grises et austères. De la route, c'est comme une statue dans la niche d'une église, on n'y touche pas. Par un chemin à emprunter dans une courbe, sans entrer dans le « centre », on se retrouve planté devant la grille du cimetière, qui est le bout du monde du village du bout du monde, là où tout a une limite, de par ses quatre murs qui cernent bien tout ce qui ne peut s'échapper désormais qu'à la verticale. Tout est bien ordonné dans l'espace par petits rectangles de tailles à peu près identiques, alignés avec méthode — pas de fantaisie ou de singularité — séparés par des allées de terre et de cailloux. Au centre, une stèle rappelant les jours sombres de 1944 où le village fut brûlé. De là, d'un coup d'œil circulaire on embrasse toutes les tombes grises, avec des fleurs en plastique sans couleur, où des noms se répètent, semblent s'engendrer, dont le mien ici puis ici et encore là . Lever les

yeux, s'arrimer au clocher à l'est, espérer alors quelques volées de cloches, qui ne viendront pas, s'enraciner alors dans ce silence qui claquemure l'espace et le temps ou bien le temps dans l'espace, porter l'attention sur le vert clair des prés et celui plus foncé des forêts qui cernent de toutes parts, pour chercher une trace de vie humaine ou animale, quelque chose en mouvement, mais devant cet abandon, se contenter d'une brise dans les feuillages afin de signifier qu'un peu de vie se murmure encore ici et ancrer son regard dans le ciel.

Codicille: enfant je n'allais jamais plus loin que dans ce village à deux heures et demie de route. C'était vraiment le bout de mon monde. Utilisation du présent car avoir la sensation d'y être.

*Olivia Scélo /42.8560891, 0.24731417
altitude 1853*

Pour rejoindre le bout du monde, il n'y a qu'un seul chemin possible, celui qui grimpe d'abord à travers les noisetiers. Quand on a passé les arches enchevêtrées des bois frêles qui ne laissent filtrer la lumière que par intermittences, on attaque le rapaillon, on quitte les chemins duveteux pour la pierre. L'autre monde est minéral pour accepter qu'on y laisse tous les repères connus, pour qu'on ne le désigne plus que comme un lieu au loin, un lieu perdu. C'est comme un rêve, il n'y a qu'un seul chemin qui monte et longe la cascade dégringolant par paliers, il n'y a qu'un seul cirque de cailloux tout au bout entrecoupé de ruisseaux. C'est comme l'espace enchanté de l'âge d'or, on verrait Tityre avachi sous un frêne sans plus de souci des brebis. C'est là que tout peut recommencer et le reste s'épuiser.

Le soleil sort de derrière, la terre, sa plaine entière est blanche. Gelée. Champs. Toute pousse de vert est un flocon de glace. L'uniforme de la gelée couvre l'ensemble des terres. Aux bords de ce qui fût chaussée, les longues tiges sans sève encore debout se sont couvertes de barbes, d'une nuit ou d'une aube, paillettes, attrapent les rayons. Sans discontinuer l'autoroute s'entend. Par ailleurs une auto isolée. Également. Différemment. Un corbeau. Un rang de quelques éoliennes creuse à tours de pales l'horizon. Miniatures, translucides. L'atmosphère est profonde, horizontale, tapie à terre en brumes, le soleil n'y change rien encore. Ce qui fût une chaussée se laisse ici, là deviner, dans l'empreinte crantée quelque vingtaine de mètres de roues d'engin. La terre dessus est une croûte, terrassement implacable. Une crête de gravillons en tient le milieu tandis que des flaques la jalonnent et crèvent, feuilletage des fontes regelées en plissements et nimbes. Deux coups de fusil. Trois avions — soit le triangle de leurs condensations. Quatre alouettes des champs, chants d'alarme. En même temps. La terre toute autour labourée ou hersée, celle qui demeure nue, reste noire. Brownie de chez Picard. Le grondement un temps plus sourd sans cesser d'être horizontal, égal sauf qu'un brin plus grave — comme le creusant non seulement, l'horizon, mais sa matière la lui créant, aérienne, en la creusant —, du TGV, LGV Nord. Ligne à grande vitesse comme l'autoroute invisible derrière le front ondulant du terrain, surélevé à contre-jour d'un merlon, d'un boqueteau, à l'horizon qu'occupent encore, un peu soustraits, les cheminées et silos de la sucrerie — parce que c'est une sucrerie. Parce qu'il y a ce qui se voit. Il y a ce

qui s'entend. Et ce qui se devine. Ce qui malgré le froid se sent. Lisier de poule. Mélasse des betteraves. Mais que tout cela est loin. Tout est étal et loin. Une autre auto souligne l'horizon, l'autre — car ce n'est pas parce qu'il fait le tour qu'il est le même. Une auto, une autre, dans un sens et un autre et en toute inconscience entre les deux mêmes points de l'espace tracent et repassent une ligne : sillages, horizon intermittent et pourtant insistant. Il en est de diverses espèces : tangentes, caresses... Ce segment-là, sonore, est souligné, presque précis, voie secondaire cependant. C'est le long de la nationale là-bas qu'entre les troncs des érables la bordant les vitres latérales rendent, sans un bruit, elles, au soleil son éclat : éclaboussures. Un seau percé en mangeoire suspendu à un fer à béton. L'ombre se fait plus rare, et longue. Ombres tendues comme des élastiques des cailloux de ballast échappés au remblai. Coup de fusil. Un chien aboie. Toits de maisons parmi les cimiers gris couvrant les buttes. Aux pieds, cages de buts. Au milieu, les fonds. Champs : de vision. Quelque part un peu nulle dans un triangle de trois bourgs, trois clochers guère moins ramassés que les toits, dans leurs confins ou limites communales — à l'écart —, le réseau des chemins d'exploitation forme une fourche à l'endroit, ou c'est le moment où le site de la sucrerie s'offre dans son étendue et la diversité de son bâti, en majesté soleil rayonnant au-dessus. Un carter de phare, un demi-parpaing, une porte de placard. Plage arrière sur pliant sur souche, sur porte vitrée couchée sur l'herbe, 59 m — dépôts sauvages —, c'est là.

Sinon ? Moins décrire qu'écrire. Écrire toujours plutôt que décrire. Sinon ? Au bout du monde n'en parviennent que des

*bruits. Un bout du monde est où rien jamais n'arrive. Échoue
seulement. N'arrive qu'en ondes. Un bord du monde.*

Il était là, le jour prévu, à l'heure certainement prévue, mais la notion d'heure est variable ici, pour elle les heures n'étaient plus que des jalons posés, la durée entre les jalons pouvait disparaître ou s'étendre, elle savait que l'heure était venue par sa présence. Il était jeune, les cheveux longs et bruns, coiffés en queue de cheval, il avait une barbe. Il a attendu, il l'a soutenue en collant son épaule contre la sienne et il a ouvert la porte de la chambre. Il lui a dit :

— On y va.

— Où ?

— Au bout du couloir.

— C'est le bout du monde.

Elle a fait un pas, elle en a fait d'autres.

Nathalie Holt / DMS X : 48°28'59.9" Y : 3°30'0" — vers
l'est

Le chemin de halage et le saule par la fenêtre du premier étage, la Seine. Asymétrie de la crue, l'autre rive se baigne ; on dirait le paysage sous calque, les constructions fantomatiques, la petite auberge avec sa tonnelle presque effacée ; à voir les containers d'ordures alignés on imagine des vies sous l'opaque. Descendre, passer le seuil : un simple portail de bois vert ; la péniche à quai fait office du tourisme — en transparence les présentoirs de dépliants et de revues, quelques affiches décolorées –, fermée, comme le musée avec La Valse, comme l'hôtel étoilé, ou la brasserie du pont ; toutes les villas du quai sont à vendre, ou presque ; un dernier retournement pour saluer la maison taguée au plâtre mort, le lierre arraché forme une montagne, les arbres du jardin ploient vers le fleuve. Par-delà l'eau filante, à contre-courant, un nuage anthropogénique au modelé parfait — Léger aimait les nuages et les fumées d'usine. Remonter la berge, s'arrêter sur le pont ; à l'opposé du nuage atomique, l'industrielle façade de briques et de verre (moulin, puis minoterie Sassot frères, puis S.A. des Grands Moulins de, puis Minoteries de l'Est, puis S.A. des Moulins de Nogent, actuellement Groupe Soufflet) comme un palais désaffecté ; une barque éméchée fait des quarts de tour au bout de sa chaîne ; il paraît que Flaubert a pêché sur ces rives, Achille Cléophas, c'est le prénom du père, aurait grandi ici ; j'ai en tête le mot vultueux, j'ai en tête une tête d'un autre temps... Sous les grands arbres de la place une femme de pierre allaite un vieillard à genoux : *La piété filiale* c'est le titre, la piété a bon dos ; la route se prolonge en maisons d'un seul étage, vitres brisées ou condamnées,

volets clos, briques édentées, lézardes, rouille ; le temps creuse en silence. La gare refaite et pimpante reste fermée ; le quai semble de nulle part ; une femme filme une autre femme avec son téléphone portable, voix d'une autre langue, et c'est un autre voyage, autre du bout du bout du monde qui revient dans sa langue ; des mondes se croisent sur ce quai de nulle part.

Dans le loin du loin, entre deux massifs de roches, un creux tapissé de sable noir. Là, deux bouts du monde se font face. Deux d'un coup ! Entre les deux ce quelque chose qui ne se nomme pas, un non-monde en quelque sorte, en forme de lit de rivière sans eau où pas un ciel ne se reflète. Bien sûr le bleu existe plus haut mais on ne le voit pas. Il s'est ramassé à l'horizon au pied des montagnes enneigées ou perdu dans les vapeurs de brume qui galopent de bas en haut et de haut en bas. Marcher dans ce creux de sable noir c'est accepter de se tenir debout entre deux bouts du monde. Les pieds s'enfoncent, les traces de pas se superposent à d'autres plus anciennes. Parfois la fissure se resserre et l'on pourrait imaginer poser un pied sur un bout du monde et l'autre sur l'autre, mais non.

Pour regagner l'un ou l'autre des mondes, il suffit d'escalader les rochers dressés comme des orgues ou superposés en mille feuilles. Mais que ce soit ce monde ci ou ce monde-là, ils ne diffèrent en rien l'un de l'autre. C'est toujours la même désolation : des champs de roches accidentées battues par les vents où s'accrochent quelques lichens. Car autrefois ces deux mondes ne faisaient qu'un.

Aujourd'hui, de part et d'autre de la faille, les deux bouts du monde se regardent et s'éloignent l'un de l'autre de quelques centimètres par an. Un pont étroit les relie mais qui rallongera le pont ? La certitude c'est qu'à défaut de crapahuter dans le no man's land de sable noir on peut encore préférer passer d'un monde à l'autre grâce au pont. Et soudain ce n'est pas la hauteur qui donne le vertige mais le panneau fixé sur l'armature métallique du pont qui

précise : *Brú milli heimsálfa*. Aussitôt, derrière les paupières, deux continents se déploient de part et d'autre du pont avec des tours Eiffel et des statues de la liberté tandis qu'une guirlande de cadenas accrochés à la rambarde se balance au-dessus du vide. Faites vos vœux.

Ce n'est jamais compliqué d'expliquer où se trouve le bout du monde. On pourrait dire loin, très loin. Ça suffirait pour que chacun d'entre nous définisse son bout du monde, le bout de son monde. Loin, c'est l'ailleurs. Le bout du monde, c'est le bout de l'ailleurs. C'est juste une histoire de distance, même si le mot *distance* peut avoir plusieurs significations. J'ai un ami pour qui le bout du monde se trouve dans son grenier, le bout de son monde est une vieille malle remplie de lettres. Il ne m'a jamais expliqué pourquoi ces lettres. Il les a découvertes puis lues puis laissées tomber sur le sol poussiéreux. Il ne m'a jamais dit pourquoi ces lettres l'ont transporté si loin, au bout de l'ailleurs. J'imagine que c'est à cause de ce qu'elles contiennent.

Mon bout du monde à moi, il est loin. Je veux dire vraiment loin, à des milliers de kilomètres. C'est facile de vous expliquer où il se trouve : prenez une carte de Madagascar. Repérez le croisement du Tropique du Capricorne et de la côte ouest de l'île en face du Mozambique. Quand vous y êtes, suivez la côte vers le sud sur cinq kilomètres et vous arriverez à Sarodrano. C'est une petite maison posée sur la plage.

Sarodrano est un bout du monde, mais à première vue l'endroit n'a rien de remarquable. La maison est faite de planches de bois peintes en différents tons de vert. Sous le ciel bleu et le soleil brûlant, le vert intense de la façade se confond avec celui du grand cactus qui s'y adosse. Lorsque la chaleur est étouffante, le vert grisâtre du toit s'unit avec les nuages lourds qui l'engloutissent. La nuit, le vert pâle de la porte d'entrée éclairée par la lune flotte au-dessus du sable noir de la plage qui disparaît dans l'obscurité.

Lorsqu'on en fait le tour, on a mal partout. Pas à cause des épines qui la protègent, on a mal partout parce qu'on a passé plus de vingt heures dans un taxi-brousse sur des routes défoncées entre Tananarive et Tulear et que de là, on a encore roulé une bonne heure en voiture avant d'arriver à Sarodrano. Si vous prenez l'avion ou si vous arrivez par la mer, il est probable que Sarodrano ne soit pas votre bout du monde. Moi, j'avais vraiment mal dans tout mon corps, mais j'ai quand même fait le tour de la maison pour coller une à une toutes les images qui se bouscullaient dans ma tête. Je me suis finalement rendu compte qu'à Sarodrano, c'est la maison qui tourne autour de vous.

C'est à ce genre de détail qu'on reconnaît un bout du monde.

Au lendemain de l'arrivée, c'est chaque fois le premier grand tour : on prend la pente tout en embrassant du regard la ligne d'horizon barrée par la lisière d'une forêt, celle qui transperce la nuit pour se reconstituer dans les rêves. Premiers pas un peu retenus, ça descend. Les volets roulants de la famille albanaise sont baissés, le couple travaille dans les serres, les enfants sont à l'école, en haut de la rue de l'Eau Noire. Dans l'air un parfum de vent, de sel et de bourgeons clos. Beaucoup de livres donnés à voir par la grande vitrine de la maison de gauche, derrière le renforcement d'un petit jardin, avec agapanthes montées en graines. Après un champ à l'abandon gardé par quelques artichauts témoins, tous les terrains sont lotis. Les fils et filles d'agriculteurs ont construit leurs grandes maisons sur les terrains légués par les parents retraités. Plus bas une maison retapée, le muret de pierres sèches bordant la route est en chantier. Ombre d'un berceau d'arbres, froissement de l'eau encore invisible, on arrive dans la vallée. Les bassins de la pisciculture sont cachés par les rhododendrons au bord de la floraison et on prend à droite, le long de la rivière, une présence qui contourne quelques souches, bondit sans déborder, concentrée sur ce qui la pousse ou la tire. D'un côté, c'est le petit bois sur le vieux versant moussu. On devine les dégâts, vers le haut : arbres déracinés par la dernière tempête, couchés et pas encore ôtés. Sur l'autre rive, du côté du moulin reconstruit comme au seizième siècle par un homme venu du côté de Blois, l'espace n'a pas été atteint par les rafales : essences rares, feuilles géantes des gunneras, des centaines de camélias le long du sentier, une sorte de paradis surmonté par le viaduc qui ne sert plus

au transport lent des légumes par train spécial. L'eau filante miroite au creux de ses arches et c'est elle qu'on suit. Elle passe sous une voûte soutenant la route du dessus, trop dangereuse pour être traversée. Au passage, parmi les reflets, on s'arrête, on chante pour la résonance, trace invisible. Après franchissement, on reprend pied sur une autre petite route qui prend le relais, bordée de haies vigoureuses, mêlées de lauriers. Le cours d'eau s'est un peu élargi, un peu éloigné, il ne caracole plus, s'étale en accompagnant un autre moulin, transformé en habitation épurée, contemporaine : juste de grandes lignes et de grandes ouvertures. La petite route monte un peu, on la quitte au pied du bois de la Palud pour rejoindre l'autre sentier, celui qui retrouve l'eau en la longeant. Des marches de terre renforcées par des rondins ponctuent les dénivelés et à travers les épines des prunelliers, en contrebas, on devine le lit envasé, élargi. L'eau s'est retirée, en partie aspirée par l'immensité qu'elle rejoint. Sur l'autre rive, du blanc sur le gris de la vase : les gracieuses aigrettes sont provisoirement immobiles et quelques mauves crient en s'éloignant. On entame le dernier passage : un tunnel de fusains très anciens, dont les troncs tordus, prolongés par des branches denses, forment un arc. A la fin du couloir au vert presque noir : un anneau de lumière aveuglante. En sortant du tunnel, les yeux se réhabituent, le paysage déferle, la rivière s'évase, c'est un fleuve côtier qui s'évade. La ria ouvre la voie. Au lointain, une ligne d'écume ; le petit phare au bout de la digue est un rescapé de la rouille, tête verte et corps blanc. Dans l'intervalle, les étendues de sable humide se ramifient à perte de vue. Bras ouverts constellés de flaques éblouissantes.

Codicille : C'est quelqu'un qui referait le trajet mentalement pour mieux se préparer à l'aborder — ce n'est pas la première fois — et là le sommeil. Pendant le déroulement du parcours rêvé (ou rêvant), j'ai conscience qu'à l'arrivée, je vais me réveiller pour écrire ce texte, d'une seule traite. C'est fait. Le texte intègre le passage par la nuit.

*Annick Brabant / Latitude : 43.294609 / Longitude :
5.375102, octobre 2024*

Dans mon bout du monde, il y a des gamins qui jouent à la balançoire entre la façade arrière d'un Lidl et celui d'un fast-food, non loin d'une bibliothèque, d'un Mercure Hôtel et d'un Emmaüs. C'est Belsunce. La nuit, fenêtre ouverte, t'entends parfois gueuler les paumés de la vie. Et puis, une manifestation pour soutenir la Palestine, plein jour. Ça gueulait aussi. Les dirigeants entendent-ils ? Dans mon bout du monde, il y a d'autres gamins qui jouent au football à côté de l'Hôtel de Ville. Ça crie victoire, défaite, ça s'agite. Dans mon bout du monde, il y a des marchands avec leur vélo cargo installés sur le Vieux-Port. Tu te demandes si c'est pour boucler la fin du mois, si ça complète le Smic. Combien se font-ils à l'heure ? En remontant la Canebière, un kiosque à journaux — tu savais pas que ça existait encore. Et puis tu vas vers Noailles, c'est marché tous les jours, ça se bouscule, fruits et légumes pas chers, et des étals devant les commerces des rues autour. T'es ailleurs, où ? Il y a aussi des vendeurs à la sauvette, cigarettes etc. — tu fais comme si t'avais pas vu. Dans mon bout du monde, les vieilles façades, les vieilles rues cohabitent avec les bâtiments modernes, les rues clinquantes, la propreté avec la saleté, les tags, les rats, le bitume abîmé. D'une rue à l'autre, t'es bousculé dans tes repères, ceux que t'as et que tu perds soudain, ceux que tu cherches. Tu te raccroches à la sonnerie du tram, jamais très loin. Comme la mer, elle serpente la ville, salue, surveille. Dans mon bout du monde il y a aussi des marchands avec

leur vélo cargo installés en haut de la plage des Catalans alors qu'en bas ça fait une partie de volley-ball, ça pique-nique, ça lit, ça critique le monde. Fracture. Dans mon bout du monde, il y a encore des gamins, ils s'amuse à sauter dans l'eau froide, t'es cap' pas cap' ?, plage du Prado — c'est jour d'école, que font-ils là ? Les vagues viennent s'écraser au bord du sable dans un bruit qui gronde. Ce serait presque rassurant, un père, une mère, ta mémoire. Et le bleu du ciel qui se confond à celui de l'eau comme pour se cacher, je t'ai vu tu sais ! Tu remontes parc Borely, encore des gamins, des vélos, de la crème glacée, des doudous, des pleurs... Le ciel devient gris. Tu t'échappes, jardin botanique, tu y trouves le calme qu'il n'y a nulle part ailleurs dans la ville. Tu te perds, observes les arbres, les plantes. Leurs formes, leurs couleurs, leurs lignes, leur mouvement, leur posture — lesquels se résignent, lesquels s'affirment ? Il y aurait tant à dire, mais comment dire ? Dans mon bout du monde, tu aimes aussi prendre de la hauteur, gare Saint-Charles, Cours Julien, Notre-Dame de la Garde, palais du Pharo... quête de vertige, c'est ta dose d'adrénaline.

L'horizon a un flou de cinéma. Le paysage est gonflé, dilaté, tout est gorgé d'eau, voilé de quelques nuages après les pluies des derniers jours. Dans la vallée, la brume matinale s'élève, s'étire et se réchauffe pour laisser place à la journée. La vallée s'écrit en sources qui dévalent, captages, puits profonds, rus et ruisseaux. La maison est dos à la pente, une pauvre maison construite de rien, quelques pierres et quatre poutres en haut d'un terrain orienté au soleil couchant. Elle ouvre sur la vallée, une faille étroite qui tombe dans sa propre déclivité, le village s'y accroche le long de replats de roche, puis disparaît dérobé à lui-même et au paysage. Une ligne de peupliers au long d'un étroit jardin-terrasse, langue de terre sur le rocher avec sa maison en travers de la pente, masque en partie la vue, dissimule la tour médiévale, cache l'école et la flèche du clocher de l'église à mi-pente, seules les volées de cloches à l'heure de l'Angélus en rappelle la présence. L'air est imprégné d'une humidité de feuilles et d'herbes, lourde et odorante. Sur l'autre versant tout est vert, humide et doux, l'eau est partout. Un bâtiment de béton à demi dissimulé efface une courbe de la colline, il émerge de la terre, gris et terne comme une fausse bonne idée d'architecte. Un bruit de klaxon monte du bas du village, la camionnette du pain sera à La Valette dans quinze minutes. La lune s'efface lentement, lumière de nacre blanc taillée dans le ciel, une aile vive traverse en diagonale, disparaît dans le haut d'un sapin. Le soleil levé depuis un moment chauffe le toit de la maison et

le coin du balcon, ce soir comme hier les chambres mettront
du temps à retrouver leur fraîcheur.

... Pérégriner avenue de France, paysage urbain, reconfiguration immobilière constante. Une avenue entre Ancien et Nouveau, passé et à venir. Un « ancien » qu'on souhaite effacer, qui périlclite et un « nouveau » énigmatique, qui cherche ses marques. Marcher dans cette avenue comme dans un puzzle, vérifier comment les différentes pièces du jeu s'ajustent. Observer ce que signifie « constructions en cours », mais aussi transformations, audaces architecturales, passants, selon les heures de la journée. Un Est parisien mobile, un Ouest parisien immobile et verdoyant, un face à face, la ville bouge et respire.

Croisement au boulevard Vincent Auriol, les lieux sont façonnés par l'histoire, passé ouvrier, lieux de stockage et de déstockage de marchandises, lieux gris, lieux utilitaires, puis lieux abandonnés, friches, squats... Une classe ouvrière, qui cède la place au profit d'intermittents, de startupper, d'étudiants ... un monde, ou plutôt une mosaïque de micro identités. Travailler, consommer, vivre.

Un carrefour qui garde son statut d'échanges, de transactions entre l'immeuble d'un grand quotidien, deux gares à proximité et des grandes enseignes de la finance. Partager la mouvance et en même temps isoler. Des déplacements géographiques stratégiques : vanter les lieux et en même temps décourager. Pas d'appropriation possible. Tout est prévu pour reconfigurer, au gré des mouvements de capitaux le paysage urbain.

Lieux historiques, l'hôpital de la Salpêtrière, initialement hospice destiné à recueillir indigents et aliénés, lieux d'enfermement dits hôpital de la force, aujourd'hui lieu de soins mais aussi lieu ouvert, mais pas tout à fait ... Désormais, plus question de traverser ses jardins pour le promeneur curieux. Demeure la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, lieu de culte mais aussi artistique et musical. Son dôme et son clocheton dessinent des courbes dans un paysage de verticales.

La lecture du paysage devient difficile, le regard se heurte constamment à ce qui se construit, à des espaces qui échappent au sens que peut donner la confrontation d'un espace connu et du même espace en devenir. Une forme de violence qui saisit le promeneur, qui marche à la fois pour retrouver des paysages familiers et pour en découvrir de nouveaux. De nouveaux paysages souvent imaginés avec une douce nostalgie et là, retrouvés, dans une perspective où le brutalisme des architectes se déploie.

Suivre le paysage des grues, les constructions multiples et permanentes, se chassant les unes les autres, les échafaudages, les blocs de bétons, les cubes gris, les couches successives des millefeuilles de bétons, superposés ... Le béton omniprésent. Un monde en devenir, un devenir énigmatique.

Côté Seine, en parallèle, de nombreuses brasseries, des espaces de travail collectifs, un cinéma qui focalise beaucoup d'attention et occupe un espace important. Espaces en partie partagés avec la BNF initialement Francois-Mitterrand et aujourd'hui dite Tolbiac. L'immense parvis recouvert de bois, souple aux pieds du marcheur, est un lieu de passage prisé, calme et désert le matin, joyeux et festif le soir. Des artistes, des sportifs, des promeneurs, des

curieux, des salariés, des entrepreneurs, des étudiants polyglottes et des touristes aussi... des galeries d'art Promeneurs solitaires du matin, dans la percée de lumière des débuts des journées. Puis soirées, flux de personnes, flux qui s'agglutinent aux arrêts de bus, se bousculent sur les quais du tramway, s'engouffrent dans la station de métro, aux mêmes heures, répétitivement. Des paroles s'échappent, illustrant la variété de langues ignorées mais bien vivantes, vie d'un lieu qui n'existait pas sur les cartes de géographie, scissions au rythme des jours et des activités des uns et des autres.

Puis enseignes commerciales réservées aux besoins quotidiens : se nourrir, s'habiller, aménager son intérieur ... Côté Seine, à nouveau, les constructions semblent achevées, les lieux semblent être appropriés. En face, toujours des grues et des constructions en cours. Avec une évolution : les constructions sont de plus en plus rapprochées car la ligne de fret, devenue ligne de transport parisien complique l'urbanisation. Recouvrir cet espace pour pouvoir y construire, ce qui ne va pas de soi. Difficultés techniques, longueur des chantiers... Les grues habiteront sans doute encore longtemps l'espace.

Et puis de plus en plus de brasseries, petites, grandes, pour accueillir au déjeuner les « travailleurs », ou bien « les salariés » (comment nommer ce monde du travail hétérogène ?). Une immense « cantine » en somme, un brouhaha de toutes les présences.

Le bout de cette avenue, se termine au croisement de la ligne de tramway et au pied des tours Jean-Nouvel. Passage nommé Porte-de-France en toute simplicité.

Mais avant le croisement, locaux flambants neufs de l'université de Chicago qui accueillera de futurs étudiants pour un cycle universitaire. Des espaces qui se superposent, des baies vitrées qui laissent voir la ville, laissant entrer la lumière par flots.

Traverser la porte de France, traverser la ligne de tramway : passer d'un monde qui ne cesse d'évoluer, d'un futur de science-fiction vers un monde contemporain quotidien : une enseigne de bricolage bien connue fait face aux tours de Jean Nouvel.

Voilà le monde comme il va au long de cette avenue: transformer, sédimenter, distraire, cultiver (mais dans des programmes autorisés), contribuer à l'économie... Et au bout du compte bricoler un présent incertain.

la porte s'ouvrira et tous les deux nous les verrons assis à l'avant de l'auto, tous les deux, là, et la rue devant eux, les palmiers, le ciel bleu au sortir du garage — mais eux, ils ne verront rien — rien sinon la fin du monde — sous le plaid : « allongez-vous Président, couvrez-vous » — les choses qui n'ont pas pu ne pas avoir eu lieu : la 4L était une voiture volée mais elle était rouge, le contact avec les fils, les mains qui cherchent les fils, six heures et demie le matin en mai il fait jour — oui sous la couverture oui — la porte du garage qui s'ouvrira, les palmiers sur la rue, le ciel bleu toute la vie ô Suzy — l'odeur de la poudre et du sang mais qui conduit ? Bruno (non, ce n'est pas Bruno) ou Mario ? Pas Mario non plus — lui, Mario, il est là, ça vient d'avoir lieu, la nuit, blanche, qui précède, c'est lui comme tous les autres, comme toutes les autres, eux, ces combattants peu aguerris, tous et toutes croiser une voiture de police, le cœur qui vous bat et qui ne bondit plus — si seulement ça pouvait se terminer là — il a ouvert sa fenêtre, une fenêtre dont les vitres glissent sans descendre, l'une sur l'autre, jamais complètement ouvertes, un peu d'air — continuer continuer, passer les vitesses, continuer l'embrayage, les feux c'est comme ça que ça va se passer, comme ça on suivra la route on suivra encore — il est là, assis, la voiture est rouge, les fils électriques pendent, l'autre tendu aussi — lui, et lui qui n'est plus, là derrière — tout ce monde, tout ce monde-là est responsable, oui, la route longera le Tibre longuement, il est là, l'autre conduira et lui, là, assis, attendant que la route se

passé, que le monde tourne — il est là — à quoi tu penses ? il regarde son pantalon, il regarde ses jambes, ses pieds, ses mains, ces mains-là dehors les arbres et le ciel bleu — c'est un mardi, un mardi comme tous les mardis du monde, et il n'a pas pu en être autrement, il a bien essayé mais non, c'est le matin, les rues et la Magliana sera encore assez vide, il est tôt et le monde bouge et bougera et les rues commenceront à s'animer — le samedi aussi sera un autre bout du monde, personne d'entre eux ne viendra le mettre en terre, dire qu'il est mort, dire qu'on l'a tué, dire mais non, pas un de ses « amis » loin d'ici, mais personne il ne voulait personne de ce personnel politique personne non — le monde, oui, les gens eux viendront, la petite ville, peut-être mais les autres, là, non — aller, aller au bout des choses et du monde c'en est fait, l'un des commandements violé — toute la vie toute la vie porter sur soi cet acte toutes les nuits rentrer en prison ça va faire cinquante ans est-ce assez payé ? Non. Il ne le sait pas, ça. Il est là, assis à l'avant de cette voiture rouge, les fils une étincelle, le moteur qui tourne, la fenêtre ouverte et la porte du garage qui s'ouvre, les palmiers, le ciel bleu, le matin, comme tous les matins, on prendra à gauche, là un arrêt d'autobus et peut-être quelqu'un qui promène son chien. Les images qu'on a de lui dans le film, les quatre cartes postales posées sur le rebord d'une étagère, les murs blancs, les souvenirs : où est-ce ? en tout cas des portraits — lui, l'autre là, vivant pourtant tout à l'heure, ils l'abandonneront et chacun partira de son côté — on n'oubliera pas, sans doute, on se souviendra, quelqu'un quelque part, parce que ça ne peut pas se taire ni s'oublier, quelqu'un en parlera certainement mais ça n'a aucune importance, voilà des semaines que ça ne cesse pas de parler, de parler encore et de parler mais pour quoi faire ? Rien. Rien. Pour dire quoi ? Rien. Rien gagné, pour personne rien — une défaite, pour tout le monde, le monde entier a

perdu ce monde-là, celui du feu, des armes et de la mort, là, comme si de rien n'était, on en étouffe le bruit, on cache le regard sous un plaid écossais, un type qui prie, un vieux mec vêtu d'un costume foncé, une chemise claire, un type recroquevillé là, en dessous, voilà, quelques bruits sur le sol, du métal qui tombe, on ferme la porte du coffre, les doigts qui cherchent les fils électriques, l'étincelle quelque chose qui fait que le moteur commence à tourner, plus loin au fond du garage la porte qui s'ouvre, les pieds qui font agir les pédales, penser à desserrer le frein à main, non tout se fait tout seul accélérer doucement lever le pied gauche, des automatismes et la voiture qui bouge qui avance qui tourne la porte qui s'ouvre sur le matin clair et beau, le ciel bleu au fond, là-bas les troncs des palmiers des pins des eucalyptus derrière des grillages verts, un parc vide et de l'herbe verte et sous le plaid écossais, dans le coffre

*quel bout du monde choisir Montalcini ou Boutiques Obscures ?
(Caetani plutôt mais comme à Villeneuve-Saint-Georges (mutatis
mutandis) c'est le pci qui déconne) (c'était, par ailleurs et sans
vouloir créer de parallèle obtuse la même chose en mai 68 —
merci qui ? merci Lénine je suppose) -*

La route est étroite, ça suffit pour que se croisent deux vélos ou que circule le petit tracteur qui vide les poubelles comme le gros container plaqué bois et placardé de conseils, placé quelques mètres avant, au niveau du carrefour et destiné à recevoir les bouteilles en verre. Au-delà du panneau réglementaire, bleu sur fond blanc et barré de rouge, annonçant la fin de l'île, la route n'est plus goudronnée et aucun autre panneau de début d'une autre commune ou territoire n'est visible. La route se transforme en chemin quand on quitte l'île. Le chemin continue. On est en octobre, les fougères ont roussi, les herbes sont encore vertes, elles sont plus dures à cuire, les ronces également. Il fait beau, on marche sur une poussière grisâtre et quelques petits cailloux, le tout compacté par les pas de toutes les personnes passées là, ce jour et tous les autres jours depuis le début de l'été. Pas de plantes sur le chemin, peu sur les bords, il faut regarder à plusieurs mètres du chemin pour voir une végétation plus haute et qui évolue sans tonte régulière. Un fois passée la dernière habitation, la vue se dégage. Le chemin est au milieu de l'île, on ne voit pas la mer, mais on la sent parfois, odeur d'iode, d'algues, odeur salée portée par une rafale. Rochers d'un côté, herbes rases, buissons, rien de plus haut, les très rares arbres sont couchés par les vents dominants. Ouest. Le chemin continue, toujours le même paysage même si les cailloux changent, le mélange des plantes aussi, avec plus de fougères ou davantage de ronces. En arrivant vers le phare les deux côtés de l'île se rapprochent, on voit les cailloux de granit rose, l'eau, les coquillages et les algues qui disent que l'eau, deux fois par jour va monter jusqu'à eux, ils donnent

envie d'attendre la prochaine marée haute, la prochaine marée basse pour voir si c'est bien là que l'eau va s'arrêter. Peu de vagues, ciel bleu, mer bleue, pas le même bleu. Quand on regarde au loin, bleu encore, bleu mer, bleu ciel, toujours pas le même bleu, mais bleu. Même chose pour les rochers, tous roses, mais jamais le même rose. Au pied du phare, le chemin se resserre, parapet maçonné de chaque côté, pierres et béton. Pour le mur, granit rose comme les rochers voisins, et au sol, entre les gros rochers affleurants, galets et béton, pour aplanir l'endroit, lisser ses accidents de rochers qui font face à la mer, au vent, aux vagues, aux pluies venues d'en haut. En granit rose aussi, le phare. Haut, rez-de-chaussée, un étage et la lanterne. Pas large, à peine un escalier qu'on imagine tournant, salle de garde et stockage. L'essentiel c'est le feu, qui éclaire la mer après la fin de la terre.

Codicille :

Toujours mon attirance pour les îles. Le choix de l'endroit s'est fait presque tout seul, suite, complément et annexe au cycle LVME, histoire que l'aventure continue

P.S. des caractères, il y en a un peu plus, je vous les mets quand même ?

Le chemin vers ce bout du monde débute un peu après le centre du village, à hauteur de la chapelle de Saint Adrien. Une construction de granit gris, une forme rectangulaire sans autre signe distinctif que les deux croix, de granit également, fixées au sommet de chacun des frontons. Une chapelle construite par les pêcheurs du hameau. Les murs sont en pierres grossièrement taillées; seuls les coins du bâtiment, les deux fenêtres et la porte sont en pierres de tailles. Un toit d'ardoises fines surmonté d'une faîtière de tuiles rouges, qui avec les mitrons sont les seules utilisations de l'argile dans la région. La chapelle est fermée par une porte en bois peint en rouge brique, sur la porte aucune indication d'horaire ou de personne à contacter pour visiter le lieu. Un poteau métallique vert planté devant la fenêtre au plus près du chemin ne porte plus son panneau explicatif. La route est goudronnée, aucune trace de peinture blanche, jaune ou bleue ne la balise et ne permet de distinguer la partie réservée aux voitures et aux cycles et celle réservée aux piétons. A l'opposé de la chapelle, un mur bas crénelé s'étend le long du chemin, interrompu par un portail en bois à claire voie peint en blanc, pour pénétrer dans le jardin il faut enjamber une marche en granit. Le mur se prolonge jusqu'à un autre portail blanc assez large pour laisser passer le véhicule de l'habitant. Un poteau électrique moyenne tension en béton percé de trous répartis sur toute la hauteur achemine le courant vers les usagers du hameau. Une haie bien entretenue borde la maison suivante jusqu'au virage menant vers la cale. Par-dessus les buissons la vue découvre au pied du ciel une bande bleue plus foncée : la mer apparaît.

Terminus. D'un trajet qui n'en finit pas de faire l'omnibus; qui a abandonné depuis longtemps la grande vitesse, Lamballe, Saint Briec, Lannion, Guingamp, Morlaix, Plouaret Tregor, Landerneau, Landivisiau ; le ralentissement des wagons fait corps avec la sinuosité des champs envasés, des dégradées de la marée, liserai de moire sensitif qui change de couleur quand les nuages les effleurent ; un pont enjambe la rade pour rejoindre Landevennec ; les mâts du Moulin Blanc ; les verticales des grues, l'horizontale des quais, le quadrillage du port de commerce ; tous les voyageurs penchés vers les vitres, côté mer ; en attente devant les portes. Bagages récupérées, journal, boîte de gâteau abandonnés, les enfants sur le marche-pied, chats inquiets dans les caisses, vieilles dames sur le qui-vive, dans le cahots des bagages, des sacs à dos qui descendent sur le quai. Courant d'air. ça pulse, déjà l'odeur du large qui nettoie, qu'on avait oublié ce que c'était de respirer la mer, les cris des goélands, le fond de l'air humide. On remonte le zip, la capuche, les mèches de cheveux dans les yeux, on a oublié qu'ici le vent on vit avec, que c'est pas pour rien qu'elles ont toutes les cheveux courts, comme des arbres qui tendent le dos au vent avec des parades pour le laisser filer sans trop de dommage, quitte à se courber, se développer que d'un côté. Passés les portes à double battants, la rotonde ; les hautes vitres comme des vitraux d'église qui laissent passer les nuages, les fresques de années cinquante ; entrelacs de traits, couleurs passées, grues, chalutiers, containers, cargos, navires de guerre, comme un livre illustré. Les sons remontent, des notes du

piano, les retrouvailles, *le train en provenance de Paris Montparnasse rentrera en gare quai A, attention à la bordure du quai, correspondance par la gare routière pour Roscanvel 15h30, Camaret 18h30*, les voyageurs sont priés de vérifier qu'ils n'ont pas oublié leurs bagages, ça embrasse les pépés les mémés qui sont venus chercher les petits enfants, un père a déjà attrapé la valise, on se dépêche, mal garé, ça s'impatiente déjà dehors devant le dépose-minute, des taxis viennent chercher avec des caddies les vieux et leurs bagages dans des petits sacs. Silhouettes flottantes dans leurs larges baggies et leurs pulls à capuche, sac à dos sur une épaule, la tente et le sac de couchage qui déborde du paquetage, une bande se dirigent vers la gare routière pour le festival des vieilles charrues. Tournant le dos à la mer, ils empruntent la longue allée couverte, vagues de voiles de taule blanches arrimées à des mâts, tenus par des haubans, déjà mangés par la mousse et l'humidité. Gare de là où finit la terre pour rentrer dans la mer. Jusqu'à la tour de la gare qui porte l'horloge, gravée du sceau maritime ; un bas relief de deux marins en granit l'un debout, l'autre assis bourrant sa pipe, en ciré cap sur la rade. Il y a bien une sculpture de rond point sur le belvédère qui surplombe la mer, mais les couleurs du bonnet phrygien sont délavés par l'air salin, tout aspiré qu'on est par l'horizon, les nuages qui couvrent le ciel jamais sec, avec la lumière en mouvement qui transforme la mer tantôt blanchie, tantôt ardoise sous le soleil d'orage, parfois mercure, avec cette difficulté de la saisir comme on se plaint de dessiner quelque chose qui bouge tout le temps. Alors on se rattrape aux points fixes, la balustrade du belvédère, le ciment avec les traînées de pluie, le port de commerce, les rectangles allongés des

hangars de chantiers navals, la droite du quai avec le cargo rouge amarré, les couleurs de lego des conteneurs, la pointe de la presqu'île, la silhouette des pins parasols, la ligne d'horizon, l'Amérique.

La pluie depuis des jours, un flot continue. C'est une sorte de pluie chaude, à regarder tomber le ciel, je ne fais plus de différence entre le haut et le bas. Tout devient liquide.

Ma mère prie le ciel pour que ça s'arrête ; mais je vois bien à son désespoir que ce n'est pas prévu. La météo nous a juste mis en vigilance rouge. Ça veut dire monter aux étages de la maison, la rivière sort de son lit, inondée par le fleuve, débordé par les chutes d'eau de ces derniers jours. Pourquoi ? La faute au réchauffement climatique, c'est trop tard dit maman, c'est fini, on ne pourra plus revenir en arrière, ce qui est fait est fait, il faut partir d'ici.

Tu vois j'ai cru qu'on était arrivé dans notre bout du monde, elle dit, qu'il n'y avait plus rien ni derrière nous, ni devant nous, que de ma fenêtre scintillent les collines de tournesol et de lavande sous le soleil pour toujours. Les rues pavées du village fleuri, les murs ocres et les volets bleus des maisons de carte-postale. Que là , nous sommes arrivés et que nous y resterons jusqu'à la fin des temps tellement c'est beau.

En soixante ans, jamais vu autant d'eau. Rien ne pouvait prédire ce déluge. Maman pleure : son bout du monde est fichu. Tout est anéanti. Les efforts, les économies, les sacrifices de toutes ces dernières années. Elle en veut à la terre entière mais n'a personne contre qui se mettre en colère, c'est ça le pire.

Viens, on monte à l'étage, elle dit, en me tenant la main. Prends ton sac à dos. On va y mettre quelques affaires. Ils

nous ont dit de ne pas nous charger. On va attendre les secours. Ton père est monté sur le toit, il surveille le passage des pompiers. On va sûrement prendre un canot.

Je retiens mes larmes, pour ne pas rajouter de pleurs à toute cette eau qui nous a envahis.

En me retournant, je jette un coup d'œil vers ma chambre en montant l'escalier et par la porte, je vois que tout mon bout de monde est immergé. Mon lit, ma table, mon ourson, et même mon globe terrestre flottent. Je comprends, je ne retrouverai plus rien. Mon journal noyé dans ma bibliothèque, tous mes souvenirs définitivement engloutis.

*Cécile Marmonnier / de 45°22'31"N 5°15'05"E 343 m à
45°22'33"N 5°15'33"E 344 m*

Le chemin est cabossé, défoncé par le passage répété des engins. Les graviers remontent à la surface comme souvenirs anciens, le bitume s'arrache laissant deviner quelques réminiscences de la moraine glaciaire. On devine que par temps d'orage, l'eau court sur le chemin et forme lac. La boue colle au fond des plus gros trous. Des touffes d'herbe oubliées, hirsutes et drues jaunissent à la fin de l'hiver. Le chemin ne dessert rien que des parcelles agricoles dont les entrées se trouvent ailleurs. Il rapproche le bord des cultures comme une fermeture éclair joint deux morceaux de tissu. Le ciel en est la doublure. Par temps clair, les montagnes sont à portée de main, là-bas tout droit. Peu de véhicules empruntent ce chemin. On peut y promener le chien inlassablement. A proximité de l'aéroport de Grenoble, la seule pollution sonore provient des airs où les avions tournent en rond. Eux parcourent le monde en altitude quand le promeneur franchit un mètre de dénivelé d'un bout à l'autre. Un poteau électrique sert de perchoir aux oiseaux nocturnes qui déposent leur fiente à son pied. On n'est pas sûr d'être au bout du monde, mais au bord d'un monde, oui.

Le bout du monde près de chez soi ? Pourquoi pas ? Ici sera toujours le bout du monde de quelqu'un d'autre.

*Raymonde Interlegator / 43.833328 Y: 5.7 ; DMS X:
43°49'59.98" Y: 5°42 0"; UTM (en mètres) Zone 31T X:
717079 Y*

En ce bout du monde, des chiffres et des lettres gravés sur une rose des vents, inscrits comme une équation incertaine qui scande la rondeur de la terre, à l'est le village et ses toits de tuiles rondes, à l'ouest la rotonde du château en béton battu, massif et silencieux, témoin d'un autre temps. Là, une ruelle étroite qui serpente, elle débouche estuaire encombré de restes épars, une poubelle ouverte sur un quotidien qu'on jette ; deux anciennes bâtisses de quartier se dressent, désœuvrées, empesées dans le souffle de l'oubli. Elle mène à l'arrière d'une maison qui garde son mystère, un silence de pierre, un mur dont la porte de bois semble peser de toute l'histoire qu'elle retient. Par-delà, rien, pas un bruit, pas une rumeur, seulement le poids dense de l'impasse. Un retour à la rotonde s'impose, un pas puis un autre, en contournant la colline du Castella.

Le chemin est rugueux sous les semelles il se fait fil tendu entre les buissons d'épineux, les bouquets de thym et de laurier qui s'accrochent aux lèvres du sol, les roses trémières insolentes jaillissent sans logique du goudron, éclats de vie incongrus et tenaces. Là, un pigeonier défraîchi, une maison de Parisiens en vacances, traces éphémères de passages saisonniers. Puis, la montée vers le Castella, les pas qui se font lourds, le souffle court, l'effort qui ouvre enfin l'horizon, déroule un panorama sur la vallée de la Durance, la rivière qui défile, serpente entre les replis d'une géographie ancienne insaisissable.

Face au Castella, le Moulin de Montfuron, silhouette d'un autre siècle, posé sur la crête comme un guetteur immobile.

Ses ailes arrachées par le vent, il veille. Il porte en lui des histoires, des secrets enfouis. Ici, on raconte qu'il a été témoin de tout, des disparitions, des départs sans retour. Un personnage de polar à ciel ouvert, figé dans le vent, complice muet du mistral qui hurle et emporte les traces.

Devant des jardins s'étirent en strates odorantes, des pins s'élancent, des lavandes ondulent, des bignones éclatantes. Plus loin, des champs de blé, des collines, et puis, là-bas, ITER, monolithe de science, la centrale de recherche sur la fusion, l'imitation fragile du cœur du soleil, promesse d'une énergie durable et pure, libérée des poisons invisibles.

La Durance se glisse, esquisse des courbes trace sa propre histoire dans la terre et la roche avant de se fondre, fil conducteur qui rejoint d'autres horizons, des bouts de monde encore à parcourir. Là-bas la Sainte-Victoire de Cézanne, surveillée par les aigles, effleurée par les fauvettes, frôlée par les bruants qui tracent d'autres routes.

Le mistral souffle ici avec une force indomptable, un vent sauvage qui balaie les collines, déracine les certitudes et courbe les cyprès comme de frêles roseaux. Il s'engouffre dans les ruelles, siffle entre les bâtisses, emporte avec lui des brassées d'aiguilles de pin et de poussière dorée. Il creuse le ciel, le lave de tout nuage, offrant aux jours le bleu absolu éclatant et souverain tranchant de l'azur, il résonne comme une note suspendue. Sous cette lumière crue qui embrase la pierre et les feuillages d'une clarté mordorée chaque contour se découpe avec une précision implacable, chaque ombre tranche net, projetant sur les façades un jeu de contrastes fulgurant, une précision irréelle. Le mistral, une présence, un battement, une cadence imprévisible qui

sculpte le paysage et marque les visages. Il gifle, caresse, gronde, se tait, puis revient, impitoyable et joueur, gardien invisible de cette terre battue de soleil et rythmée par le chant obsédant des cigales.

À la tombée du jour, le ciel provençal se pare d'un bleu profond, une voûte immense où les premières étoiles éclatent dans une lumière fragile. Puis viennent les filantes, traits fugaces qui zèbrent l'obscurité, esquissant des promesses secrètes. La nuit se tend en silence, constellée de points incandescents, témoins immémoriaux des voyages cosmiques cherchant, en attente d'autres bouts de monde.

Codicille : écrire sur le bout du monde c'est ressentir un vent de liberté, un élan vers tous ces bouts de monde un sujet sans limite contrairement au bout du bout.

Aucun petit esprit du lieu n'est venu à notre rencontre, contrairement à ce à quoi nous étions habitués grâce à toutes les autres fois où nous allions visiter tel ou tel village abandonné et isolé, au cours des différentes promenades hors de la ville que nous appelons « petites balades », dans lequel nous avons toujours été accueillis par un chien local, un survivant d'une portée de chiots errants ou un habitant d'une des maisons voisines ainsi que la famille qui l'avait adopté, qui, tel un elfe ou un lutin, nous servait de guide ou comme compagnie — ou, comme je l'ai compris après quelque temps, pour jouir lui-même d'une certaine compagnie — nous précédant quand il voulait être rattrapé et nous rejoindre quand il se voyait un peu trop loin derrière. Nous avons marché méticuleusement dans toutes les directions, dans la mesure où l'urbanisme nous le permettait, plus encore que la géographie du territoire — les deux faces d'une même médaille me semblent ici à jamais séparées. Tout, à chaque seconde, reste calme et silencieux. Aucun touriste n'est attendu, au détriment de la malheureuse tentative, probablement ratée par orgueil, d'embaumer les ruines, de les embellir et d'en faire un monument qui célèbre une idée. La dernière fois que nous sommes venus dans ce village abandonné, c'était l'année dernière, à une saison différente, et j'ai facilement remarqué une certaine qualité de lumière qui, cette fois, détaillait différents détails des pierres des architraves et des murs,

arrivant à la fois et d'une direction qui, comparée au souvenir de notre dernière visite, me paraissait inhabituelle et plus fascinante — sans toutefois que mes réflexions aillent jusqu'à attribuer une valeur esthétique à la guerre et à ses conséquences, la légitimant au moins en tant que producteur de Beauté.

une image — non ce n'est pas une image — comme si la réalité du bâtiment s'était figée dans l'image qui la précède, comme si l'image était le modèle et non l'inverse ; comme une maquette de l'image à échelle 1 , comme son décor grandeur nature en couleurs, quand l'image s'est gelée en noir et blanc. Se trouver face à une muraille d'enceinte aplatie posée dans un paysage, une façade, elle marque une limite ; un long bâtiment de briques et de bois à deux ailes avec un porche central ; le ciel et la campagne. Porche, portique, porte, quel mot ? Un porche traversé de rails et ce belvédère fermé, en chapeau. Un bâtiment industriel. Une gare. C'est un passage, une limite au milieu de nulle part et le ciel bleu. Accord de l'air et du ciel, la température douce, trop pour la saison d'avant l'hiver, trop pour l'idée qu'on porte avec l'image, avec les récits qui la prolongent, avec la foule de mots qui manquent : chercher la boue, la neige.

Juste regarder. Décrire. C'est dans la campagne, il y a une aire cimentée avec des rails, il y a un long bâtiment de plain-pied, une façade avec un étage en sous pente, portes et fenêtres — la pente prononcée du toit, ses vasistas ; il y a un porche central surmonté d'une sorte de belvédère, des rails le traversent ; il y a autour une herbe verte, grasse ; le vent doux. De l'autre côté, en suivant les rails c'est une aire immense, et presque rien ; des baraques, des barbelés, des guérites, des rails, un chemin de cailloux, de l'herbe encore, et deviner des miniatures de fleurs, leurs têtes jaune paille. Des cartels, ici, là, fichés dans l'herbe. Mots imprimés contre

l'invisible ; même des photographies. Des gens passent.
Loin. Impression de vide, immense . Béance (je n'aime pas
ce mot, elle dirait, retire-le). De manque. De rien. Des gens
loin qui parlent trop fort. Comme si juste le silence et le vent.
Et chaque brin d'herbe offert au regard comme une
impuissance à compter

C'est un bout du monde pour certains, de ceux qui ont déjà expérimenté le grand saut.

On y accède par un escalier de pierres qui semble, sous la chaleur écrasante de l'été, être déjà une sélection de ceux qui méritent de pousser la grille où rouille et blancheur jouent à gagne-terrain. Suivant les affinités de toucher, la main ne craignant pas les éventuelles piques de peinture écaillée ou dépôts de marbrures rousses et noirâtres, pourra d'un mouvement souple et sans résistance ouvrir le portail ; tandis que celle qui choisit une zone lisse de peinture d'origine ou fraîchement rebadigeonnée infligera au silence du lieu à peine troublé par quelques pépiements d'oiseaux un grincement annonciateur de semelle foule-poussière. Libre à chacun de choisir son type d'arrivée, pour son entrée dans cet entre-mondes.

On peut y croiser de leurs proches, déposant dans des gestes furtifs des offrandes directement au sol, esquissant des gestes dans l'air , effleurant leur cœur et les pierres, avant de lever les yeux vers le ciel et arrêter le temps l'espace d'un instant, puis finir en scellant ce secret échange d'un contact des lèvres à la partie la plus douce de leur main.

Celui qui s'y rend pour la première fois, oscillera sûrement entre la sensation d'être étranger à ce lieu tout en s'y sentant une pièce qui s'intègre totalement dans le décor ; mais changera-t-il de perception après, reviendra-t-il d'ailleurs dans ce bout du monde pour certains ?

Tous les passagers de ce bout du monde pour d'autres auront certainement le regard happé par l'élément mer, juste un peu plus loin, la rivalité des bleus-gris, arbitrée par quelques îles qui font le dos rond. Ensuite la vivacité des lauriers rose et la verdure des ifs s'opposant à l'opacité des fleurs artificielles dont les couleurs fanent mais qui conservent une architecture végétale éternelle , feront basculer ce regard vers d'autres champs de vision, et lui ramèneront certainement les pieds sur terre.

Et entre ciel , mer et poussière il pourra alors observer les pierres de marbre ou de simple béton, sur lesquelles s'entrechoquent les consonnes et leurs auxiliaires voyelles bien moins nécessaires que dans d'autres langues, afin de marquer le passage de ceux que l'on désigne simplement par leur prénom, rassemblés sous un même patronyme , parfois accompagnés d'un médaillon montrant leur visage , comme témoignage de leur étape, leur passage dans ce bout du monde, dont eux ont trouvé une autre sortie que le demi-tour.

Codicille: Je ne suis pas sûre de l'endroit exact où se situe mon bout du monde, j'ai le lieu bien en tête, il est dans le bon pays, la bonne région mais pas sûre que je n'ai pas confondu deux villes. J'ai beaucoup hésité pour choisir mon bout du monde, ils sont nombreux, mais pour la plupart, j'ai quand même toujours l'impression de pouvoir aller plus loin.. Là-bas j'ai, dans les échos d'une certaine supplique, ressenti pour la première fois le bout d'un monde...

*Isabelle Charreau / 48°57'04.9"N, 2°34'59.0"E, place de la
Lune*

Plus de marronniers sur la place de la Lune ancienne place de la Poule au Pot, nouvelle place Jean Jaurès, leurs fantômes sur un rond-point gazonné, un tapis de gravier autour de trois parterres vides de fleurs. Le centre d'une croisée de cinq rues, si plat, si banlieue, si banal, toute familiarité disparue et plus d'ombre en été, pourquoi changer son nom, on y est sur la lune, désert. À l'angle des avenues du Commerce et du Bois-Saint-Denis, un bâtiment rectangulaire de plain-pied, sa façade de bois jaune, des traces de peinture sur le pignon, déchiffrer ou deviner maison Jany marchand de charbon depuis 1924, dans la cour une enseigne lumineuse, en lettres bleues Société de Combustibles et Chauffage. L'ancien sentier du bois transformé en avenue du Bois Saint Denis file lisse large rectiligne jusqu'à la gare du Vert Galant, entre les cités douanières, le bois défriché, une piste cyclable, un abri en verre avec un banc de plastique beige pour attendre le bus, tagué à l'extérieur en noir et orange fluo, tagué à l'intérieur en rose, sur le panneau d'affichage des horaires illisibles. Entre l'avenue Kalifat et l'avenue du Commerce, le jardin du pavillon de P. est caché par un immeuble, trois étages de briques rouges qui masquent la balustrade du balcon, entrelacs de faux troncs d'arbres en béton. Encombres, aucune surface inoccupée, comme s'il s'était ajouté un pavillon entre chaque pavillon, tout interstice utilisé, valorisé, exploité, étalement horizontal, chantiers en cours,

construire, reconstruire, ajouter un étage, un garage, un appentis. En face de l'avenue du Commerce de l'autre côté de la place, la rue Louis Dequet goudronnée noire et bombée, ses trottoirs aux bordures pavées, les maisons, jamais semblables hormis quelques jumelages, parfois la reprise d'un détail de sa voisine, le style de la grille, la couleur du crépi, toujours une séparation, un mur, un grillage, une haie, un chien aboie accourant du fond d'un jardin. Géométrie parfaitement lisible, la rue Louis Dequet coupe perpendiculairement la rue des Églantines *parallèlement à la rue des Myosotis et à la rue des Acacias, elle prend fin devant l'entrée d'un passage souterrain*, cube en béton recouvert de végétation, des lianes de clématites devant son ouverture, tunnel sous la voie ferrée à mi-chemin entre la gare du Vert Galant et celle de Mitry le Neuf, des barrières métalliques empêchent le passage des voitures, un chemin prend le relais, une transition vers un autre paysage, friches et bois, jusqu'au pont sur le canal, plus aucun bâtiment, l'eau, les arbres.

Le temps presse, le site va bientôt fermer, on pédale de plus en plus fort sur le chemin de terre ocre-rouge. Parallèle à la route un grillage rouillé empêche les touristes de s'écarter de la destination. Un site de ruines qu'on n'aperçoit pas. Rien n'indique la proximité, pas de panneau, pas de fléchage. Rien, le grillage trace et on le suit. Sur une mobylette orangée, un couple remonte, on demande si c'est encore ouvert. Oui ! On continue l'œil rivé sur les nids de poule, les cailloux pointus, les ornières. Un autre grillage perpendiculaire, une porte à l'armature rouillée verdâtre qu'il faut pousser. On jette les vélos contre la grille et on entre tête levée, regard scrutateur à 180 degrés, l'étendue ne paraît pas immense. On avance un pied devant l'autre suivant un maigre sentier. On se faufile dans ce qui semble avoir été une ruelle, sur le côté, au ras du sol, des vestiges de fondations, pierres alignées, éclats infimes de poteries, et on imagine la vie autrefois dans ces murs. Plus loin, il faut enjamber une colonne dorique cassée, couchée, un peu de couleur au creux du socle. Du bois éclaté, tordu, noirci, résiste au vent chaud de l'île dans des poses improbables. On y voit un dragon, une chimère, ou un héron au long cou et au bec gourmand. Vieilles pierres laissées là, entre deux touffes d'herbe sèche, pétrifiées. Un ruban de plastic blanc barre le passage, un trou béant caché d'un bout de planche indique le danger. Des maisons, vieux parpaings en mal de murs couleur rougeâtre, grimpent la colline, peut-être l'habitat d'un noble. On lève la tête et là, surprise ! Plus rien. Le vide bleu. Bleu. Dans

une étreinte, ciel et mer fusionnent dans le vide. Le site a basculé, il doit continuer de l'autre côté de la Terre.

Marion Lafage / Bout du monde alpin, 44° 53' 57.89"
N 6° 38' 35.444" E

Talus de neige sur le Champs de Mars
à l'entrée de la citadelle Vauban
quinconces des murailles
deux tours carrés sémaphores
à dômes adoucis de la Collégiale
au milieu du cirque des sommets
meringués grands frimats
chandeleur des hauts lieux alpins
le kaléidoscope descend
la Grande Gargouille glacée
désertée d'heure matinale
fontaine des Soupirs et cadrans solaires
surmontés ciel bleu gentiane
pas encore effleurés de lumière tranchée
antennes et réverbères télescopent
les époques boutiques fermées
neige de résistance pour les télécabines
perpétuant les rêves satinés
à bonnets et masques
quincailleries et pierres précieuses
du paysage érigé touristique
figé Ecrins mélézimes percolateur
migrants croissants et retraités
place des armes centre d'art contemporain

chantier du pôle d'interprétation
du patrimoine la saison hivernale
dévale les pentes les murailles sombres
et ventées tout se grimpe et se descend
pistes rues pavées murs d'escalade
tour de ronde escarpé
toits terrasses et chiens assis
passé la Porte de Pignerol
on se sent soi-même fortifié
par l'austérité des pierres
d'élévation militaire
contreforts et poudrières
Salettes, Trois-Têtes et Randouillet
chapelle des Pénitents et maison du Pape
« petite ville, grand renom »
devise de Briançon

Alternances de rose plus ou moins délavé, jaune sale et ocre terne, les peintures des façades délimitent les immeubles collés les uns aux autres. Tous de trois étages et percés de hautes fenêtres aux rebords saillants. Reflets gris des vitres à nue. Les lignes de fuite de l'étroite rue pentue se concentrent plus haut, dans la lumière blanche d'un bâtiment neuf.

Enrobé rapiécé du trottoir, rustines, saignées, on avance le long du mur au rythme des tuyaux de descente des toits, portes et vitrines occultées des rez-de-chaussée. Ateliers à l'abandon, devantures taguées d'aplats vert pastel, bleu ciel, lilas, barrés d'un graffiti rouge, répété, un même geste rageur. Assis sur la pierre de seuil d'une porte ouverte sur un couloir sombre, panneau de boîtes aux lettres en bois déglinguées, un homme fume.

Rupture de la ligne. Angle. Passage. Il faut arriver à l'aplomb de la trouée pour voir l'escalier. Abrupt. Sombre. On grimpe, la rampe de fer rouillé, les marches usées. A hauteur d'une arrière-cour, des lianes de lierre sillonnent le mur, feuilles coriaces, ombelles des baies violacées. Dans les interstices de béton, des touffes d'oxalis desséchées. L'escalier se rétrécit de moitié pour laisser place à une rigole qui dévale la pente jusqu'à une grille d'égout. Les baskets d'un joggeur accrochent la descente à foulées mesurées. En haut, la lumière franche et large du plateau.

Pour aller au bout du monde, il y a le chemin du point du jour, il monte ou il descend selon la destination de celui ou celle qui l'emprunte. Il y a des milliards de points dans le jour alors comment trouver **LE** point du jour. Je me réveille, j'ouvre ma fenêtre et je cherche le point du jour. Où est-il ? Combien sont-ils de points dans le jour ? Le peintre pointilliste en a capturé suffisamment dans son tableau de paysage, mais tellement peu en regard de l'immensité du jour. Je prends peur en m'immergeant dans cette réflexion. Il n'y a à ma connaissance aucun chemin s'appelant le point de la nuit. Je retourne la nuit et le jour dans ma tête, je retourne sur ce petit chemin de campagne appelé le point du jour. À un endroit il y a une bifurcation qui m'amène vers un lieu-dit « Le bout du ciel ». Je m'arrête. Quelle n'est pas ma surprise ? Là dominant un paysage de bout du monde, une immense statue de la vierge s'offre à ma vue. Ai-je enfin trouvé le bout du monde au bout du ciel sur le chemin du point du jour ?

Une association d'idées entre bout du monde et point du jour m'est venue immédiatement à la lecture du texte de Jean-Christophe Bailly. Je me suis mise à écrire. Après bien des hésitations, j'ai choisi ce texte plutôt que la copie d'écrits de mon journal du tour du monde.

Il y avait les maisons typiquement néerlandaises, il y avait les canaux, les bateaux, les voiliers, il y avait les écluses que l'on ouvre à la manivelle, les ponts qui se lèvent pour laisser passer les bateaux, il y avait les vélos, les chats dans la rue, les poupées sorcières aux fenêtres des maisons. Comme une Amsterdam en miniature. Mais il y avait le calme.

Il y avait la mer, cette mer sans vagues parcourue de bancs de sable. Il y avait le cri des sternes, le bêlement des moutons qui paissent dans une bande herbeuse à deux pas de la plage. Il y avait deux ou trois promeneurs.

Il y avait Lovecraft et les maisons qu'il aurait aimées, les intérieurs tapissés de boiseries avec ses livres, sa Remington et son fauteuil Morris. Il y avait les quartiers proches du terminal de ferry, Jean Ray et ses *Contes du Whisky*.

Il y avait le silence, la douceur de vivre, un parfum d'ailleurs, un bout du monde.

Codicille : Harlingen, Pays-Bas, reprise et remaniement d'un article publié sur mon [blog Itinéraires pluriels](#).

A cet endroit précis où l'asphalte de la rue va devenir celui de la route qui sort du village, une explosion de couleurs. Tous les dahlias pomponnent ou éclatent dans la lumière de la mi-journée vers laquelle ils se haussent imperceptiblement. A travers la réverbération lumineuse de leurs étoiles on pourrait presque entendre la voix du roi poète qui chantait « Même quand les fleurs jauniront et se faneront elles trouveront place dans la grande maison de l'oiseau au plumage d'or ». Impossible de ne pas se perdre dans ce voyage du regard fasciné par la floraison de ces bulbes venus des berges du lac de Texcoco et des marchés de Tenochtitlán. Les deux tournesols qui encadrent ce chatoiement de couleurs et qui ont poussé à l'extrême limite du muret de pierres qui délimitent le jardin et qui laissent jaillir, ici ou là, des bouquets de lavande, se sont brûlés à force de vouloir atteindre le soleil, et c'est miracle qu'ils tiennent encore sur leurs tiges. A travers la végétation, sous la ramure d'un prunus vient briller fugacement un éclat de verre qui semble faire écho aux voix qui résonnent sous un auvent caché par d'autres arbustes. La façade de la maison apporte un contrepoint terreux à toute cette végétation. D'autres maisons s'étagent en haut du jardin mais finissent par se dissoudre dans les rayons du soleil qui font comme deux flashes au milieu de l'azur.

L'asphalte est comme une frontière entre le monde fleuri et celui d'un potager, puis des prés et de la forêt d'épicéas et de feuillus qui croît et s'épanouit à mesure que la terre se redresse en pente douce d'abord, puis en pente plus raide, comme une vague prête à déferler avec sa crête rocheuse

sous un ciel traversé par des nuages qui la font paraître plus haute qu'elle n'est.

Le pommier, les granges et le tracteur garé devant loin de barrer l'horizon, le laissent encore mieux entrevoir. Il apparaît comme un bout d'océan caché par la végétation et la pierre, mais il est bien là et le virage qu'amorce l'asphalte laisse augurer d'autres images encore plus prometteuses et pourtant tout aussi fugaces que celles qu'on vient de traverser.

Je suis passé de nombreuses fois en voiture à cet endroit depuis mon enfance jusqu'à il y a peu. Je l'ai traversé en toutes saisons mais celle où, à chaque fois, j'ai ressenti de l'émotion liée à la force de vie dont il est plein c'est l'été. Dans l'émotion ressenti, bien sûr il y a la joie mais aussi de la nostalgie « avant l'heure » car, après le virage, la route redevient banale et beaucoup plus triste.

Ce n'est pas le bout du monde. C'est un monde à part, en retrait. Un lieu secret découvert par hasard. Rien ne trahissait l'existence de ce passage clandestin, ce raccourci fermé par une lourde porte munie d'un digicode. C'est un bout de monde à l'intérieur d'un autre, un hameau enchâssé au cœur de la ville. Il permet de traverser d'un quartier à un autre. Il y a une porte qu'on ne peut franchir que si on a le code. Un sésame précieux. Cette nuit-là, la dernière personne entrée a mal refermé derrière elle la porte métallique et celle-ci est restée entrouverte. La curiosité l'emporte. On ose franchir le seuil. On ne sait pas encore ce qui nous attend. On glisse dans un autre monde.

Ce hameau est un lieu paisible et préservé qui abrite d'anciens ateliers d'artistes, dotés de grandes verrières, des villas cossues de style Art déco, distribuées autour d'un petit jardin encombré de joncs et d'arbustes. On ne peut pas rester longtemps, étranger en ce lieu, on est juste de passage. On doit rester discret pour ne pas attirer l'attention. Dans la pénombre, il faut longer lentement les murs des bâtisses en veillant à ne pas faire de bruits, ni risquer de tomber. L'obscurité ralentit l'avancée. L'unique lampadaire, esseulé dans un recoin du jardin, n'est pas très vaillant, sa lumière vacillante. À travers la trame dense des joncs qui oscillent légèrement au vent, frémissants et sonores, une silhouette évasive. Le cœur bat plus fort, prêt à rebrousser chemin. Au bout de l'allée pavée, qui serpente à travers les hautes bâtisses, l'accès est protégé par des palissades. Au milieu des arbustes, une statue de femme nue en bronze au centre du jardin. Quelques mètres plus loin un

escalier très escarpé dégringole jusqu'en bas de la rue. De ce côté, pas de code à la porte pour sortir.

En traversant cette voie privée au calme inhabituel, plongée dans l'obscurité, l'impression de franchir un seuil, d'entrer dans une nouvelle dimension. Une fois parvenu de l'autre côté, nous voilà changé, projeté ailleurs. Comme au cinéma les personnages passent d'un plan à un autre, d'une ville à une autre en un raccord fulgurant. Comme sur Street View, quand la Google Car n'est pas passée dans un endroit, on est propulsé de l'autre côté de la rue, du passage, en souterrain, et parfois même dans un autre quartier de la ville. On change de temps comme d'espace. La ville, la nuit, s'épaissit d'un mystère tout autre. On croyait la connaître, elle nous échappe encore. Elle se métamorphose. Elle s'épaissit soudain d'un mystère insaisissable.

Codicille : Le bout du monde, c'est un monde à part. Un cheminement intérieur. C'est une île dans la ville. Un lieu de transition. Un raccourci secret.

On dit que personne n'habite rue du Bout du Monde, y'a pourtant des maisons, toutes serrées, des grandes et des petites, des propres et des bien sales, portails en bois massif, en fer forgé, volets usés, grilles en métal, rideaux de bambou poussiéreux, portes en plastique décoloré, portes en tôle ondulée, portes battantes, portes à carreaux, et des entrées sans porte, juste un mur ouvert sur la rue. Y'a bien des mains pour les ouvrir, y'a bien des corps pour y entrer, mais où ? Les pièces sont désertes, le ventilateur souffle sur aucun visage, la télé clignote, le son à fond, devant un fauteuil vide mais encore chaud... à croire que le temps ne passe plus rue du Bout du Monde, mais les horloges continuent de tourner, chacune réglée une heure différente, comme si chaque foyer vivait dans sa propre temporalité. Chacun sa nuit, chacun sa matinée, on s'y réveille quand d'autres s'endorment, on y dîne quand d'autres déjeunent. Jamais vu quelqu'un manger à même la route, autour des tables métalliques. Pourtant, l'odeur de soupe flotte en permanence et ça donne envie... Pas âme qui vive rue du Bout du Monde, la vie est néanmoins palpable, elle grouille dans les choses. Suffit de regarder les poubelles pleines pour y deviner le museau des chiens qui y fouillent. Y'a toujours trois bâtons d'encens qui brûlent au pied du seul arbre de la rue, un banian, on se doute bien qu'une main est venue l'allumer d'un coup de briquet mais on arrive toujours trop tôt, ou trop tard. On est les témoins de rien rue du Bout du Monde, toujours en décalage horaire avec ses habitants invisibles. C'est à se demander s'ils n'ont pas raison de croire aux fantômes, après tout, rue du Bout du Monde est peut-être l'adresse de nos morts, de nos ancêtres. Si on écoute attentivement le

silence qui y règne, on peut y distinguer leurs conversations banales, dans une langue familière mais incompréhensible, comme celle sortie de la bouche d'un rêveur agité. Si rue du Bout du Monde pouvait parler, ce serait dans une langue étrangère à tout homme sur cette terre. D'ailleurs, j'ai bien cherché à la situer sur une carte, la rue est introuvable, sans coordonnées géographiques. Elle n'existe peut-être plus, tant de rues ont disparu ces dernières années, emportées par la ville en perpétuelle métamorphose. Ou bien je l'ai inventée. La seule preuve tangible de son existence est que je suis en train d'y écrire.

C'est après que la mère ait décidé. Après la fin d'un étrange sommeil. Après être montée dans la voiture, que j'ai dit tout bas ce n'est pas possible. Après que j'ai cru pouvoir me réveiller. C'est après que la tête en arrière, les yeux rivés sur le ciel, à travers la vitre, je me suis demandé si les nuages nous suivaient. Il pleuvait sur la route. Les péages, l'ennui, les chansons, les pauses pipi. Après les heures à rouler vers le sud, après que le temps se soit tordu. C'est après l'arrivée dans la grande ville portuaire, après que nous nous soyons glissés dans la file d'automobiles interminable. C'est après le ventre métallique du ferry, le cœur soulevé, l'odeur du fioul. C'est après la sirène grave, lancinante, le nuage noir. Après que le bateau se soit détaché du port, comme un corps qui lâche lentement la rive. Après que la nuit s'épaississe autour de nous. Après les sandwiches, le café brûlant dans les mains des adultes. Dans la cabine familiale, après mon corps camisolé entre les draps secs de la couchette. C'est après l'aube, la fraîcheur du pont sous mes pieds, la mer qui roule, l'horizon chargé de secrets. Dans le grain humide les silhouettes grises des montagnes, d'autres étaient bleues. Le ciel est devenu pâle. C'est après que les haut-parleurs aient diffusé les chants polyphoniques, puis la voix d'un steward. Après que les portes des cabines s'ouvrent et se ferment, après les pas pressés dans les couloirs de moquette. Dans un bras de mer.

Il n'y a pas trente-six chemins pour voir trente-six chandelles. Il y a ce sentier qui part de la bâtisse principale, presque en face de la résidence. C'est déjà d'abord quitter la route principale qui mène au village, bifurquer à gauche on fait dos aux montagnes et on suit la direction de la résidence qui est indiquée sur un panneau peint. De part et d'autre, quelques fermes éparses, serres et granges, peu nombreuses, isolées entre elles par des champs de lavande d'un côté, terres en friches de l'autre. Après le ruisseau, à droite, on contourne par le bas et on laisse la voiture. Ici on doit continuer à pied par le sentier qui monte et longe la rivière en contrebas. On n'accède pas à la rivière, des fils électrifiés délimitent les possibilités. On doit suivre le sentier, son léger dénivelé, ses talus bordés d'arbres, entre son du vent dans les feuillages et cris d'oiseaux. Entendre un rapace et au loin, des pintades d'élevage chantent, un animal meugle, un fusil détonne, des chiens aboient. Ici, passent les vaches en été. En hiver ne passe presque personne. On entend toujours le bruissement de la rivière qu'on surplombe. A un moment, on ne la voit plus, le sentier s'est écarté et se poursuit en bordure d'une haie ouverte baignée de lumière. Il faut poursuivre jusqu'à une petite porte en bas, qu'un loquet ouvre, qu'il faudra refermer derrière soi. Là, deux pistes s'offrent l'une est un bout du monde qu'on arpente en grimpant puis s'éparpille en haut dans des clairières buissonnantes, une garrigue sèche, piquée d'arbres tremblant sous le ciel, d'ornières en redescende. En

haut, un cadavre de camionnette, peinture écaillée, signature élimée «un vrai poulet», incongru dans ce paysage où rien d'autre, rien d'apparence humaine, que la camionnette plantée là, dont rien ne poussera. Mais si l'on prend à droite de la porte en bois, on longe une autre propriété vers où la rivière revient. Vaste étendue d'herbes sauvages, troncs d'arbres tombés, creux, gris et difformes sur la droite. Le sentier se fait ici étroit, minuscule, juste la place pour une personne. On y cheminerait à la queue-leu-leu. Ici, s'escarpe la colline sur le flanc gauche, plus pentue, drue, elle s'accidente. On suit un moment avant que cela ne se resserre. Le sentier se fraie, horizontal, à travers une forêt touffue. On pénètre alors dans une atmosphère dense, étrange, habitée. Ici, plus aucun son, un silence lourd, presque caverneux. Plongé dans l'ombre, on ressent la lumière verte, vivante qui émane d'être moussus, d'arbres chevelus, immobiles mais animés. Sensation d'un lieu très ancien, de vibrations lointaines, de pulsations, d'une énergie rare qui resurgit ici dans cet espace reculé. C'est un éloignement à la fois géographique et temporel dans ce recoin de forêt. Il n'y a plus de vrai sentier mais un passage sinueux, sur roche friable. Et là, calcaires concassés craquent sous le pas, rendent l'ascension difficile, très glissante par temps humide sur débris de pierres éclatées. Je sais qu'en haut existe une grotte, un refuge pour milliers de chauve-souris mais je ne les ai pas vues. Je reviendrai.

Dans le XI^e arrondissement de Paris, la façade du 26 rue du Moulin Joly est faite de briques roses. L'immeuble s'élève sur six étages. Il est illuminé par un soleil d'été. Les volets de bois blanc sont éclatants et ne sont présents que sur les deux premiers étages, ils sont tous ouverts. Les garde-corps de fer forgé vert bouteille rappellent une facture du siècle dernier. Je ne me souviens plus à quel étage j'y ai vécu, le troisième peut-être, car je n'ai pas souvenir de volet fermant sur le séjour. Bout du monde d'une autre vie. Au rez-de-chaussée, le garage automobile est là depuis des lustres. Un escalier en chêne dessert en tournant les appartements. La cage d'escalier est posée comme un donjon encastré dans les coins des murs qui séparent les bâtiments de la copropriété. L'arrondi des fenêtres suit l'architecture des murs extérieurs. Collée à la gauche de l'immeuble, une petite église protestante chinoise. Sur le terrain abandonné qui jouxtait l'immeuble avec la rue de la Fontaine au Roi, on trouve désormais une petite place pavée, ombrées par deux cerisiers roses aux feuilles d'un vert astringent. Au bout de cette place, en remontant sur la rue de la Fontaine au Roi, un restaurant a posé quelques tables et chaises à l'extérieur. Le ciel bleu azur est parsemé par quelques traînées nuageuses. De l'autre côté de la rue, sur un terrain autrefois vide se dresse l'église Notre-Dame Réconciliatrice gérée par la communauté catholique sri-lankaise. À l'angle du boulevard de Belleville et de la rue de la Fontaine au Roi, on trouve un bar au rez-de-chaussée d'un immeuble récent. Sur

le boulevard, où se tient le marché de Belleville tous les mardi et vendredi matins. Le boulevard présente deux voies séparées par un terre-plein. En remontant, le boulevard sur la droite, l'entrée du métro Couronnes, au milieu du terre-plein desservi, est signalée par un édicule Guimard en fonte vert bouteille (une couleur qu'on retrouve beaucoup à Paris). Cette station de la ligne 2 du métro parisien est à la limite du 11e et du 20e arrondissement de Paris. Pas très loin, rue Jean-Pierre Timbaud, Baudelaire a vécu au numéro 18 de janvier à juin 1856. Les communautés juives et musulmanes du quartier occupent de nombreuses boutiques et restaurants. Le monde entier vit dans ce quartier.

Ça monte raide depuis Grenoble pour aboutir dans une plaine absolument plate entourée de montagnes. Et cette rue principale qui ne va nulle part croit-on, est extraordinairement passante jour et nuit, nuit et jour, voitures et camions et des bus, beaucoup de bus.

De grosses maisons au milieu de parcelles vides. Les plus récentes ont d'immenses baies vitrées qui montrent la vie des gens la nuit, les plus anciennes des toitures en pas de moineaux. Quelques belles demeures dans des parcs protégés, beaucoup aux allures de chalets au milieu des pins. Une sensation de station climatique, un curieux mélange d'ancien et de nouveau et quelque chose de canadien dans l'urbanisme de ce village rue.

L'école primaire est située derrière le cimetière. « Enfants en liberté, tenez vos chiens en laisse ». Énormément d'enfants qui jouent, font du tricycle, la trottinette, de la draisine, du vélo, poussent des brouettes et crient. Beaucoup plus d'enfants que ne le laisserait penser ce petit bourg au maillage peu dense. Des parents et des grands-parents qui viennent les attendre avec des plus jeunes en poussette.

Peu de commerces, mais des coiffeurs et des psychologues et un grand cinéma moderne.

Il y a de l'eau partout, torrentueuse ou canalisée, au fond d'un ravin vers le nord-est, méandreuse vers le sud,

dévalant la pente et alimentant un ancien moulin plein est. Du brouillard souvent et des jours courts.

On ne vient pas là par hasard, on y vient pour les souvenirs ou pour le domaine skiable. Le grand tremplin de saut à ski dont le béton s'effrite et que la forêt recouvre, la rue des fusillés, la pension Val fleuri, la station du tramway devenue office du tourisme, le cadran solaire de l'auberge qui date d'avant la révolution et la motte castrale.

Dans le domaine skiable, on ne pratique plus du tout comme l'expliquait Georges Perec (choix des skis, fartage) ni comme on le faisait encore en 1968 avec le matériel de l'époque, sans casque, chaussures en cuir au pied, pour sauter du tremplin de 90 mètres.

L'agent recenseur a bien du mal avec les résidences nombreuses secondaires ; mais il n'y a pas que ça, il y a de la vie dans ce village du bout du monde qui n'est qu'à 30 km de Grenoble. Le Saint-Donat avec lequel le village est jumelé est celui du Québec et ce n'est pas là (ou si peu) que Georges Perec vécut en pension.

Codicille : Le Vercors me fascine. Un bout du monde , un vaisseau inaccessible et immobile, une cachette éventée, une montagne à faire du ciment.

Il suffit de traverser le fleuve à l'heure du crépuscule. Regards qui plongent dans le gris des flots. Un quai, un souk, baraques à beignets, odeur de fuel et d'eaux stagnantes où des carpes vivent encore. Pancartes de restaurants annonçant le poisson frais. Lumières encore pâles. Chemin de halage longeant le fleuve, triste, agreste, rompu par endroits. Les pieds évitent les espaces béants dans lesquels la marée s'engouffre, s'éloignent des murs bariolés de cris en urgence, de mots aux couleurs déteintes. Parois qui s'effritent ne promettant rien à la venue des prochaines pluies. Les premiers pêcheurs nocturnes se posent le long de la rive. Silhouettes recoupées sur le fond de nuit qui tombe. Mouettes en terre, flairant l'arrivée d'un quelconque poisson relancé à l'eau par une main exigeante. Si bruits il y a, on a cessé de les entendre.

Vu qu'il est rond le monde, ça devrait pas être si facile de lui trouver un bout. Et pourtant, ce sentiment d'être au plus loin, à la frontière avec le rien, au seuil du pas au-delà de ce qui tient. Cette intensité donc de soi que l'on ressent à certains endroits. Le pied gauche se pose en premier, crisse dans la neige fraîche de surface et rencontre celle, plus dure, des jours précédents, accumulée depuis des mois. Le pied droit s'avance à son tour, les jambes se tendent, le buste prend son équilibre. Et tout le corps alors est là. Au bout du monde. Techniquement, il y a bien plus « loin ». Mais le bout du monde n'est pas une question de distance, tous les points sont mobiles. La rue est déserte. À droite, c'est l'intérieur de la petite ville, comme enveloppée dans une ouate de silence. Des gens passent, cabas au bras, caddys à roulettes. On trouve ici toutes sortes de magasins, de marchandises, même des guitares électriques. Un épais nuage blanc sort des bouches, les poumons s'emplissent d'une sensation comme de particules de glace pilées, ça chatouille un peu, c'est très supportable. Les mains gantés sont bien au chaud dans les poches. Le froid donne au ciel nocturne une fixité comme du verre, une sorte d'épaisseur transparente infinie, au-dessus et tout autour, bleu cobalt. Le baromètre extérieur annonce - 20°. À main gauche, parallèle à la route qui mène au port de pêche, se trouve, une centaine de mètres en contrebas, un large bras de mer. Des grilles de fer rouillées longent le chemin piéton qui s'éloigne du village, contre la route, émettant des tintements métalliques lorsque soufflent les bourrasques du vent, comme une petite musique aigrette et désaccordée. Laisant la route filer devant soi, si l'on pénètre à angle droit derrière le

grillage, on s'enfonce dans un dédale architectural constitué de cubes de métal grillagés, d'environ un mètre sur un mètre, empilés les uns sur les autres jusqu'à approximativement cinq mètres de hauteur, reposants sur un plan plat de type parking s'étalant jusqu'au port, là-bas, au loin. Ce sont des paniers à crabes vides. Ils forment comme les immeubles d'une ville labyrinthique avec ses rues aveugles. Malgré la pâle clarté laiteuse de la lune se réfléchissant sur la neige, perçant par endroits l'obscurité, on ne voit pas où mènent ses allées encastrées entre des murs de casiers qui nous dépassent de deux ou trois hauteurs d'homme. On progresse presque à tâtons dans ces droites, ces angles, devinant au bruit éloigné du sac et du ressac ainsi qu'à l'air iodé, la présence du bras de mer, devant. Il émane de ce lieu quelque chose de menaçant. C'est un site utilitaire, ceux qui le fréquentent n'ont d'autre raison d'y être que d'accomplir une action, pas de regarder, pas d'observer. Le promeneur ici, se sent clandestin. Il a d'ailleurs fallu se glisser dans une déchirure du grillage pour y accéder. Le village est un bout du monde mais ce quai en est un autre, beaucoup moins poétique, ou d'une poésie beaucoup plus sombre. On ne peut regarder ces casiers sans voir les millions de crabes qui y ont séjourné et y sont morts. Ce lieu est un abattoir industriel, concentrationnaire et cet autre bout du monde, dans le silence polaire de la nuit arctique est celui des noirceurs de l'âme humaine en ses extrémités, jamais éradiqués, à deux pas du quotidien tranquille des habitants du village, qui, pour une bonne partie d'entre eux, y travaillent. Au loin quelques lumières clignotent en haut des mâts des bateaux. Se guidant à ces fanaux, on arrive à la jetée où surgissent, comme de géants

animaux dormants, enveloppés d'une forte odeur de graisse et de cambouis, d'énormes chalutiers à perches, immobiles, sur les ponts et au pied desquels s'activent des hommes en tenue orange. Sur les coques d'acier : des mots en cyrillique, des noms de villes, des lointains juste voisins, d'autres bouts du monde : Мурманск, Архангельск.

Codicille : D'abord, après visionnage de la vidéo et lecture du texte d'appui, tourner ces mots « bout du monde » dans mon esprit, comme on tourne un aliment en bouche, pour se rendre attentif aux ingrédients qui le composent. Je m'endors là-dessus, diverses images apparaissant dans le demi sommeil: Je retraverse mes routes, mentalement et je m'arrête devant une photographie que j'avais prise alors, il y a six ou sept ans, dans le port de Kirkenes, à l'extrême nord de la Norvège. En vingt années passées dans ce pays, je n'y étais jamais allé et ces trois syllabes Kir Ke Nes, formaient pour moi, l'essence même du lointain du monde, comme Sa Mar Kand ou Ark Han Gelsk. Le jour où enfin, j'y ai mis les pieds, j'étais plein d'une disponibilité solennelle, attentif à tout car sachant que je n'y reviendrais peut être jamais. Et que, même si, l'envie de ne rien perdre de cette première rencontre. Au matin, c'est décidé, ce sera là, mon texte « bout du monde ». Je l'ai écrit en deux séances, techniquement de la même façon : m'asseoir à ma table et faire le vide pour appeler les images, le souvenir. Le mettre en mots, le plus précisément possible en suivant le fil narratif de la promenade que j'effectuais ce jour—là jusqu'au port. Revenir sur mes pas chaque fois que je sens que je m'éloigne du réel. Fin de première séance, il me manque tout le contenu de l'intérieur des quais à crabes. Le contraste est tel entre les deux moments de l'expérience que j'en ai écrit le contour mais pas l'émotion. Il me faudra un temps spécifique pour lui faire toute sa place. Je laisse la journée passer, faisant d'autres choses, tout en prenant le temps de me remémorer, de me replonger dans. Jeudi matin je me remets à ma table, le travail là, est de nommer ce qui s'est joué dans cette partie de l'expérience, sur les quais, pour au final, cette joie d'être parvenu à extraire de l'oubli la matière vivante de ce moment de mon histoire. Respiration (je coupe,

*hélas, souvent ma respiration quand j'écris), clavier, écriture du
codicille, envoi (là j'anticipe de quelques secondes).*

On a entendu un barouf énorme, un fracas de fin du monde. Ils ont fait sauter les énormes citernes, un peu plus haut. Le carburant pour les bateaux. Fallait surtout pas laisser tomber aux mains des occupants alors ils ont fait ce qu'il fallait pour. Ça a déchiré une brèche invraisemblable dans la nuit, suivie d'une danse : un feu glacial et brisé en milliers d'éclats sur les vagues de la rade en contrebas, un gueulement de sirènes peut-être, des cris, des hurlements, une puanteur de mazout, des tourbillons de fumée noire. Enfin c'est comme ça que j'imagine. Le feu a ensuite dégouliné sa pâte incandescente sur les cabanes, là où les pêcheurs entreposaient leurs rames, leurs filets, leurs cannes, tout leur fourbi en somme. L'en est rien resté. Combien de temps ça a duré ? Faudrait trouver des archives, les consulter. Extirper l'histoire des tourbillons de l'imagination. Ça lui redonnerait des proportions, plus sûrement même ça l'agrandirait d'en lire les noms, ceux qui sont venus silencieux dans la nuit ou le matin, comment ils s'en sont causé avant et préparé l'expédition, que même il y avait un ou deux anglais venus aider parmi. Ça dirait les moyens pris, marcher la trouille au ventre si jamais des sentinelles, combien de temps ça a duré, s'il y a eu des rafales de mitrailleuses en contrepoint des ronflements brûlants, s'il y a eu des projecteurs pour déplier les parts d'ombre, si seulement il en restait, ou bien si tout sautait et tremblait comme devant une gigantesque lanterne magique à l'haleine enfiévrée. Mais tout ça c'est du vieux. Aujourd'hui encore, avant d'arriver jusqu'ici par la route de la Corniche, après la porte des Quatre Pompes, on longe les installations de la base navale, les murs avec leur crête frisée de barbelé,

les portes métalliques avec les caméras et le n° de l'article : « terrain militaire défense de photographier. » Les gens d'ici disent que si la nucléaire survient, vu qu'on en parle de plus en plus de la troisième, avec tout ce qui s'entend et se voit, ils auront pas le temps de souffrir, ça fera une réplique grandissime de l'ancien enfer. En direct. Aux premières loges. Tout le coin c'est cible de choix. Pourtant c'est drôlement beau ! Ça empêche rien comme dit G. : les militaires se trouvent toujours des supers emplacements. Toujours je cracherais pas ! — mais souvent on leur envie la villégiature, vue sur la baie, les silhouettes étirées des tankers au loin, comme des chenilles noires qui remonteraient du fond de l'eau et se traînent sur l'horizon. Une reptation microscopique mais certaine vers le bord du regard, en partance infinie vers l'ailleurs. Suivre la route. Arrivée Porte Océane le paysage c'est miettes et cassures. Le monde recollé façon kintsugi. Gonflée vers le large une voile de fragments de verre translucides et multicolores dans laquelle souffle un géant à catogan, visage fin et déterminé, torse solide, verdi par le temps et les embruns. À travers les carreaux le phare orange les barques rouges sur l'océan de sang une façade brisée les nouvelles citernes sous le ciel vert une barrière aux couleurs changeantes. Ceux de 1940 auraient pas imaginé pareil kaléidoscope. Après c'est l'arrivée à Maison Blanche. La calle traverse la petite crique de galets où se tordent les chevilles, les barques sont alignées au sommet de la grève comme des poissons à sécher. On a reconstruit tout ce qui avait disparu dans l'incendie. Balancé de grosses poignées de cabanes de bric et de de broc, façon favelas, toits de tôles ondulés, cloisons de planches. C'est bariolé et de guingois ça tient comme ça

peut ça se chevauche ça s'enchevêtre ça se bouscule comme un chaos de dés. Ici la peinture kaki écaillée cloque et pend comme les branchies d'un monstre marin, la porte orange gueule MA.TU.VU. La rue de la soif est déchiquetée de rouille un poisson à demi effacé navigue dans le bleu usé d'une paroi. Les cabanes ne s'achètent pas. Elles se transmettent et abolissent toute hiérarchie sociale. Ça s'appelle Maison Blanche pour l'ancien bar qui faisait un peu maison de passe. Aujourd'hui la vitrine affiche BBQ party et boys don't cry. Un drôle de chien avec une tache noire autour de l'œil droit fixe les passants éternellement. Les deux rencontrés sur la plage, assis sur leur fauteuil de toile face à l'océan, n'ont pas de cabane, mais une petite maison plus haut. La route à traverser. Ici c'est leur paradis. Ils viennent dès qu'ils peuvent. Mais une cabane, certainement pas, à cause des rats !

Les ateliers du Bout du Monde je connais. J'ai bien failli y retourner mais je n'ai pas osé. Voilà qui m'a entraîné dans cet autre recoin d'un département qui revendique pleinement son statut d'extrémité terrestre. Il m'aurait fallu plus de temps pour explorer le capharnaüm des cabanes. Le chaos lié à la fois aux caractéristiques de l'endroit, mais aussi au côté disjoint d'un regard qui saisit par « bouts » et a du mal à reconstituer l'ensemble, ce chaos est à la fois concentré et vertigineux et bien sûr déstabilisant. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'ai pu lancer l'écriture qu'après avoir l'ancré dans un moment d'histoire, comme la doublure élimée d'un tissu rapiécé.

Ici, la terre se jette dans la mer avec une brutalité sauvage.

Ici, les falaises vertigineuses sculptées par les rafales et les flots plongent à pics dans les eaux agitées de la Manche.

Ici, on y vient à pied, le corps penché dans l'effort pour avancer face aux bourrasques.

Ici, les embruns fouettent le visage, l'odeur du sel emplit les narines, le cri des goélands résonne dans l'infini.

Ici, la lumière est surprenante, elle passe du gris tempétueux au bleu éclatant.

Ici, au crépuscule le soleil enflamme l'horizon.

Là-bas, au large, les courants redoutables du raz Blanchard nous rappellent qu'on n'a jamais totalement dompté la mer.

Ici, règnent la solitude profonde, l'isolement absolu, la fragilité de l'existence, la puissance brute de la nature.

Ici, bout du monde et autre-monde s'entrelacent.

Ici, abandonnée, debout dans ma doudoune, face à l'immensité, je pense à toi, mon frère.

Et tu es là.

La fenêtre donne sur une vallée, les cimes sont baignées de brume. Le calcaire du baou est présent tous les jours, taillé à la serpe et déjà découpé par le couteau du temps. Présent tout le temps, sur une de ses faces, le château de la Reine Jeanne. Et puis un pont depuis longtemps en ruine, brisé par le centre, on ne sait pas son origine, mais celui qui pose son regard sur ses arêtes, sent en lui quelque chose l'appeler un moment, si le regard se fige en cherchant à joindre les morceaux du pont. Il devine que cette facture dans le paysage est aussi une fracture dans le temps. Une seconde, il croit ressentir un autre monde, qu'il voudrait saisir par des mots, mais aussitôt, il s'arrête sur ce vain espoir. Non, il est devant le même paysage et il n'entre pas ailleurs dans une autre dimension. Mais il est tout de même, au bout du monde. De ce monde, ici, il lui reste la sensation fugitive d'être arrivé près d'un but, les arbres desséchés indiquent la saison. Le froid, le ciel immaculé par le vent d'ouest rendent les ombres possibles. En bas, dans la vallée, les terrasses sorties des carrières du temps tentent de conserver une structure à ce cirque de pierre. Ce paysage à étages ne se livre pas tout de suite, le regard se heurte sur ces hiéroglyphes de pierre, quand il veut déchiffrer le jadis sous les ombres du soir. Il y devine les lignes de force, des points de fuite supposés vers des chemins hypothétiques. Une masse de pierre desséchée, une arche, une sorte d'igloo pour les bêtes et les hommes en été, un pont entre le ruisseau maintenant effondré gagné par les ronces et l'autre rive devenue imaginaire qu'un marcheur s'amuse à contourner comme on contourne un pylône ou une citerne.

Les dessins du sentier vers le gouffre ou le ravin sans autre intervention humaine, ni avertissement que le vent arrivant en colonnes têtues dans les arbustes cramoisis par le gel, les chaleurs excessives et la marche des troupeaux dont c'est le passage, en période de transhumance font plier la terre, jusqu'à ce qu'elle devienne plus loin, en bas, une crique, un bassin, oublié et perdu dans la mer; bout du monde multiplié et diffracté dans la transparence de la mer, un kaléidoscope et ce simple geste : s'arrêter pour traverser ce miroir d'écume, de brume et de lumière à l'envers du monde. Là, les bouts du monde co-existent en une multitude de points secrets, cachés se drapant les uns les autres pour protéger leurs mystères.

La ville était entourée par des montagnes, comme pour éviter qu'elle ne s'éparpille davantage- les montagnes protégeaient les habitants, elles les enfermaient.

La rivière, sa profondeur offrait un abri, contre ces monts qui surgissaient au bout de chaque rue, des pics, une gueule ouverte aux dents acérées.

La tentation du fleuve est grande, plonger et se laisser entraîner, il semble qu'il ne reste que lui comme sortie possible de cette ville prise en étau, durant sa promenade quotidienne, elle tient le fleuve comme un fil, pour avancer, seul point de fuite dans ces rues étroites qui bégayaient devant des sommets. L'œil se pose sur les marges du monde. Il n'y a pas d'échappée possible, l'horizon est arrêté par des reliefs escarpés et le regard interdit dégringole, abattu par l'implacable crête.

Alors en se promenant toujours le long de ce fleuve, elle laisse ses yeux couler dans ses profondeurs, elle les plisse pour gommer les éléments autour : les quais, le béton, les immeubles, les feux, le téléphérique qui survole l'eau pour atteindre la colline — car la montagne n'encercle pas seulement la ville, elle s'avance, jalouse, la grignotant à chaque fois un peu plus, elle la colonise, la ville n'est plus qu'une bande.

Il lui semblait que c'était le bout du monde, que si ses pas devaient l'emmener pus loin, le sol finirait par manquer, la terre disparaîtrait pour finir dans quelque chose ou rien — et le rien l'est-il s'il est quelque chose- alors elle finirait si elle continuait, par tomber, chuter, lourde, traverser une matière qu'elle n'imagine pas — qu'on n'imagine pas si on pouvait aller assez loin, il faudrait creuser, traverser des

couches 1 2 3 4 5 5 4 3 2 1, que se passerait-il si on traversait la terre et son noyau, la terre est un abricot, elle se dit qu'elle pourrait la croquer la terre, sentir le gravier crisser et l'herbe se coincer entre ses dents, et ce qu'elle aimerait passer alors la langue et déloger les débris, ce que j'aurais cassé émietté broyé de la terre, avant qu'elle ne me broie

Les rues s'allongent à peine qu'elles meurent au pied des montagnes, les yeux ne s'écarquillent jamais entièrement, jamais tout à fait, puisqu'ils sont arrêtés par des flancs, des crêtes, ces aspérités qui refusaient l'horizon ivre, qui arrêtaient l'infini et rappelaient que le monde avait une fin, que si le monde s'arrêtait, alors c'est à ce point précis, dans cette ville où on ne peut pas aimer.

A mesure que l'on avançait, le champ se rétrécissait, au sortir de la gare, les points de vue et les perspectives étaient et larges et offertes, d'abord cette liberté ouverte béante qui pousse à courir vouloir connaître chaque relief chaque bout de paysage, ces sommets et ces toits, pointes arrondies, cabossées, de la tôle, de la terre, du bois, le sombre et le clair de la montagne, le vif et criard des constructions. Il y a cette cacophonie donc qui aveugle l'œil, le rend fou et hagard, une nervosité avide de tout voir, tout prendre, agité, on avance comme un insecte est saisi par la lumière, hébété et pourtant déterminé, l'œil parcourt ses différentes, formes, l'œil titube et trébuche, essayant de gravir l'impossible, et très vite, il s'écroule à défaut de pouvoir, retrouver l'infini de l'horizon

Codicille : lieu habité il y a longtemps, dont je disais que ce n'était pas une ville où on pouvait aimer, personnage qui m'habite depuis aussi longtemps, que j'avais déjà situé là à l'époque, le

bout du monde m'a fait penser à elle, une vie de l'expérience de la limite, que j'aimerais raconter

Au Grand Almira Hotel aucun des employés ne raconte l'architecture de ces grandes demeures traditionnelles en bois, typiques de l'Empire ottoman. Le terme « konak » que j'ai appris en lisant Oran Pamuk provient du turc et signifie « palais » ou « grande maison ». Les konaks étaient autrefois occupés par de hauts fonctionnaires.

J'ignore si le Grand Almira a été édifié au XIX^e siècle. Le bâtiment, construit en bois sur des fondations en pierre, comporte encore des façades ornées de nombreuses fenêtres avec des oriels en encorbellement surplombant la rue pavée et grise. À l'arrière, une cour clôturée par de hauts murs qui encadrent un tapis vert gazon accueille les touristes pour le petit déjeuner sur des tables en plastique.

Avec la chute de l'Empire ottoman et l'avènement de la République turque au début du XX^e siècle, de nombreux konaks furent abandonnés ou détruits, notamment en raison d'incendies ou du manque d'entretien. Aujourd'hui, certains ont été restaurés et servent de musées, de centres culturels, ou d'hôtel, comme le Grand Almira qui se dresse seul bâtiment dans une rue de Fathi où tous les autres semblent livrés à l'abandon.

Débris, gravats, brouilles, morceaux, de ferraille, de plastique, de polystyrène, tas de sable, tas de gravier, tas de terre, rouge, noire, boueuse, clôtures électriques, clôtures barbelées, clôtures maçonnées, portails de fer forgé télécommandés, bruit de climatisations télécommandées, caméras de vidéosurveillance télécommandées, façades inachevées, façades craquelées, façades opacifiées de fenêtres miroirs, encadrées de colonnades, de marbres noirs, maison sans façade, à nue, petites maisons à peine plus que des cabanes, odeur de friture, jardin chétif, enfants jouant nu pieds, enfants portant de l'eau, portant du bois, portant une bêche, coups de marteau, ciment sec, ciment frais, odeur du ciment, odeur des moellons désagrégés, salpêtre, flaques, jappement de chiens, des gros, des petits, sur les chemins défoncés, des 4x4, des hommes à la recherche de chantiers, des hommes à croupi, des hommes rencognés, des gardes armés, des femmes portant sur la tête des bassines, aux angles des chemins défoncés, de petites échoppes bricolées en bois et en tôles. Des réverbères, allumés de nuit comme de jour. Ils traversent le monde connu et conduisent au bout.

Sous le dernier réverbère, à l'angle de la dernière enceinte, commence un sentier caillouteux qui mène à la mangrove. Il s'arrête. Les pieds s'enfoncent dans la vase. Sous un arbre, des hommes et des femmes mangent et boivent. Ils habitent la dernière cabane avant l'étendue. Sauvage, inhospitalière, gluante, mystérieuse, malsaine, inextricable, pestilentielle, méphitique, maligne, fiévreuse, insalubre, impénétrable. C'est le point de vue qu'on a sur ce bout du monde qui, déjà, engloutit nos chaussures imperméables. C'est qu'on est

vertical et planté dans le sol. Conquérant, sous notre chapeau de brousse, mais désorienté. Car c'est par la mer que nos ancêtres sont arrivés. Nous sommes à contre sens. Nous tournons le dos aux chantiers. On pense aux machettes qui taillaient dans le vert. Aux dents serrées. À toute l'inutilité visqueuse qu'il fallait piétiner, qu'il fallait assécher, qu'il fallait rentabiliser. Conquérant de rien, nous. Attirés par l'idée d'un océan derrière. On ne le voit pas. On ne le sent pas. L'air n'est même pas salé. Des hommes et des femmes boivent des bières sous l'arbre, et bientôt la mangrove absorbe le bruit de leur conversation. On a fait dix pas.

Piqué de pneumatophores. Le sol. Troué de galeries creusées par les crabes. Parsemé d'empreintes de pas d'hommes aux pieds nus et de pattes d'oiseaux. On suit un chenal tidal qui supporte nos pas. Les palétuviers s'y contorsionnent pour ne pas y verser. Peut-être devrait-on parler de rythme pour décrire des branches. Nous sommes dans un lieu rythmé par les marées et modelé par le flot et le jasant. Rythmé par les êtres qui ne s'y installent jamais vraiment. Mangrove à gueule épaisse. Respire. On sent la présence de nombreux oiseaux, mais leurs chants nous sont étrangers. Le peuplement végétal cède un passage qui ouvre sur d'autres passages, qui s'enfoncent là où tout s'enfonce, qui parfois aboutissent dans un fouillis de branches. Des pêcheurs ont tendu des filets dans le chenal. On croit distinguer des silhouettes allongées dans les ombres. On croit sentir une odeur. On se dit, c'est comme pour les chants d'oiseaux, comme pour les nuances de vert, c'est une odeur qu'on ne sait pas nommer. Et le bout du monde, nous y sommes. Ce n'est pas une frontière. C'est un passage.

Codicille : La mangrove s'étend derrière chez moi. Ma démarche consiste tout d'abord à accueillir les représentations héritées du temps colonial (prolongé à mon sens dans l'urbanisation actuelle des zones humides) tout en me laissant toucher par un lieu qui peut se révéler étonnamment accueillant.

Mon cerveau est plein de culs-de-sac.

Avant, je n'y pensais jamais. Je n'imaginai pas que ce vaste monde-là était mille fois replié sur lui-même. Il y a eu un jour. Ce matin-là était humide. Il était tôt. Trop tôt pour vraiment comprendre. Ils ont transporté cette boîte crânienne contenant toute la volupté des infinis de l'imagination, du mouvement, des sentiments dans une boîte de métal hurlant son parcours vers une autre grande boîte de béton. Tout était lentement précipité. L'horizontalité détériore la progression du temps. La précipitation des examens étaient lentes. Les attentes dans les hôpitaux sont du temps non définies mais dont l'urgence se fait attendre. La matinée s'était prolongée indéfinie, sans désirs. L'éminence avait alors allumé un écran avec une image en ton de gris. Il y avait de belles volutes arrondies. Ils ont dit que cette photographie aérienne était celle de mon cerveau. J'ai vu très rapidement cette large montagne blanche occupant un quart de la photographie. Il y avait là un disque contenu dans un disque. Il devait creuser cette géographie monstrueuse qui bloquait, repliait, écrasait tout le paysage.

Avant je n'y pensais jamais. Maintenant, j'y pense tout le temps. Mon cerveau est plein de culs-de-sac. Son infinité était contenue et finie. Le jour d'avant l'extraction, je lui ai écrit une lettre, une lettre de cul-de-sac. Après la doline, il y aurait peut-être l'immensité du vide, incommensurable, indéfinissable. Je lui ai écrit une lettre du replis, des choses

immenses que l'on peut déplier dans les impasses, bout du monde. Je lui ai écrit une lettre du bout du monde.

Entre la rivière et le canal de la rivière, la Vieille Montagne, en disparaissant, a accouché d'une Île aux Corsaires à la terre calaminaire, nourrie-intoxiquée au long des années par des dépôts de zinc résiduel permettant la poussée de micro-pensées comme saoulées par la présence de houblon sauvage ; il y a eu retour de flores rares dont je ne connais pas les noms, ce qui ne les empêche pas de croître, prospérer et embellir ; le tout grillagé pour protéger les uns des hommes, une réserve dira-t-on. Bout du monde d'un soi-disant plat pays sur une terre ronde — cela ne se sent pas, alourdis que nous sommes par notre naissance, chacun gravite comme il peut même si certains complotent pour leur platitude.

Je m'assieds sur un banc au bord du chemin de halage, plus rien n'est halé de nos jours si ce n'est la peau des joggeurs, des cyclistes et autres promeneurs de chiens ne tirant plus que leur langue ; à gauche la maison de l'éclusier est devenue un bureau des voies navigables ; à droite des mouettes se sont posées en ligne sur le sommet des pales de l'espèce d'immense mixer de la station d'épuration des eaux — ici, à deux pas du barrage hydroélectrique, tout tourne autour de l'eau — s'offrant un tour (encore un) de manège ralenti à l'extrême, il faut fixer le regard un certain temps pour percevoir le mouvement ; en face le canal obsolète a perdu sa guerre contre le chemin de fer, on y devine du poisson puisqu'un pêcheur s'installe ; au-delà, il y a les

caravanes d'un camp de gitans et une usine silencieuse qui laisse passer le murmure de l'autoroute des Ardennes, vers d'autres bouts du monde.

J'aime cet endroit, c'est aussi le bout d'une ville, mais je ne m'y promènerais pas seul la nuit...

Une piste ovale, des bolides à pédales lancés à pleine vitesse. Parfois la roue mord l'herbe du bas-côté ; le bolide fait un tour sur lui-même et repart ; parfois il se retourne et c'est la chute. Soleil d'août, la piste fond ; l'odeur de bitume chauffée à blanc, celle de chlore de la piscine, juste derrière la haie, où l'on fait des longueurs en apnée — boucles et aller-retour. Tout ne fait que se répéter, l'eau bleue aux ocelles de chaleur, les courses sur piste ou dans l'eau, les siestes avec les albums, le sirop de grenade sans colorant presque transparent du quatre-heures avec les biscuits de marque diététiques au goût fade. Pas de grenadine rouge bonbon comme chez nous, ni de Mars. Ici Mars c'est le nom d'un dieu et celui d'une planète dit notre hôtesse, la mère de l'amie de notre mère qui nous accueille au mois d'août avec ses petits-fils — on doit comme eux l'appeler Grand-mère. Le soir à Clavette on mange de la caillebotte ; c'est du lait caillé avec de la présure ; sous le torchon de lin dans un saladier de terre elle gélifie, on dirait la pleine lune tombée dans l'eau. Hier la chatte avait mis bas ses petits aussitôt disparus au fond d'un sac ; hier une hirondelle avait heurté la baie de la maison des invités — pas de lamelles plastiques pour signaler la vitre, ce serait laid, avait dit Grand-Mère –, plus tard il y aurait un mobile de clochettes qui tinteraient jour et nuit, puis plus. Ici les oiseaux morts se ramassent à la pelle et les enterrements se répètent. Il y a des silences, il y a des choses qu'on terre et le rire tonitruant de Grand-Mère. Grand-Mère rit, gronde et tonne, elle a des orages ; elle vit

avec une autre femme qui a des cheveux blancs de neige qu'on appelle marraine. Viennent les ombres de cinq heures, tout reprend des couleurs, nos peaux ont bruni. C'est l'heure de la transhumance, s'échapper enfin, quitter l'enceinte : nous serons des indiens. Sac au dos, gourde, corde, couteau, traverser la piste de kart ; par le chemin de craie longer le champ jaune, la fleur de colza pue le chou et la pâquerette n'a pas d'odeur ; ronces de mûres dures, cailloux couleur framboise ; un lapin gît aplati. Un champ de céréales. Un autre en jachère. On voit toujours aussi loin. Tout est plat ici, le ciel est plus grand que la terre. Bientôt on va toucher le bout du monde. Le bout c'est le vieil arbre à peau d'éléphant dans sa verticalité solitaire qui a plus de bras que Vishnou, il tend ses branches toujours vertes. Qui montera le plus haut ?

Rien autour de toi. Rien que du paysage. Du ciel. De l'air, du vent, parfois de la tempête, ou du brouillard, brouillard épais qui étouffe, qui éteint. Un plateau calcaire à 1100 mètres. Parsemé de menhirs. Un champ de menhirs.

Tu es au milieu du paysage. Tu es au bout du monde. Tu es le centre du monde. Planté au centre du monde comme un pilier. Bouge ! Regarde autour de toi ! Tourne ! Lentement ! Des landes rases, des champs, des clôtures, et partout des menhirs. Mégalithes. Imposants monuments de pierre. Stèles érigées sur cette terre aride il y a longtemps par les ancêtres. Des menhirs qui tiennent droit sous le ciel tourmenté. Veilleurs du temps.

Derrière toi, l'étendue d'une forêt de pins. Au loin, à la lisière des arbres, un hameau, des maisons trapues en granit, un clocher de tourmente. Des prairies humides, fleuries plus tard de narcisses et de gentianes. Des vaches couleur ocre clair, race Aubrac, qui y paissent tranquillement. Le bruit d'un tracteur sur un chemin forestier. Deux routes solitaires qui se croisent. A droite, les bords escarpés du Causse de Sauveterre se précipitent dans la faille de la vallée. Falaises blanches et forêt noire. Le soleil couchant les dorera ce soir.

Devant toi une pente, un sentier caillouteux en descente qui te mènera dans une combe verte, fertile. Un peu plus à gauche, deux mamelons s'élèvent côté à côté, sœurs jumelles, collines arides, résidus géologiques, les Puechs. Tu devras les escalader pour découvrir une vue admirable sur

les vagues du paysage, le moutonnement du Causse de Sauveterre, les falaises en dolomie du Causse Méjean, la crête acérée de la Cévenne, tourne ! tourne encore ! tu découvriras la longue chaîne du Mont Lozère poudrée de la neige d'hier. Regarde encore ! De l'espace, de la solitude, de l'âpreté, de la beauté... Respire !

Ici, les bouts du monde sont nombreux, les coins à solitude aussi. Les grands espaces sont magnifiques, la nature est en liberté, rude et âpre, les habitants, peu nombreux, se resserrent...Pour moi qui ai grandi en ville, ces espaces sont des terres merveilleuses et contraignantes en même temps, loin de toutes propositions de la ville, loin des trains et des avions....et pourtant mon cœur balancerespire !

L'étang avec sa petite île centrale dédiée aux canards n'est pas au bout du monde, pas plus que les arbres, cèdres, saules, charmes qui bordent l'étang n'évoquent une forme de végétation du bout du monde, pas plus que les zones bétonnées aménagées en contrebas du talus offrant des plages stables pour l'installation des pêcheurs ne ressemblent à des morceaux de quais du bout du monde, pas plus que les deux structures de pique-nique avec bancs et table d'un même tenant ne rappellent une dernière aire de pause-repas avant le bout du monde, pas plus que les villas quatre façades qui s'organisent les unes après les autres sur une moitié du pourtour de l'étang ne font songer à des habitations d'un quelconque village du bout du monde, pas plus que le château d'eau surplombant l'étang de toute sa décoration délavée par les pluies, le gel et le temps, ne pousse à confondre avec un certain phare du bout du monde cher à Jules Verne, pas plus que la baraque de chantier dont un des côtés s'ouvre à chaque fête de village pour accueillir les buveurs de bière et les mangeurs de frites ne figure une sorte de dernier restaurant avant le terminus du bout du monde, pas plus que la prairie où broutent de manière immuable une vache, un veau et un taureau devant une étable bancale rafistolée de tôles rouillées ne suggère une ultime ferme du bout du monde, pas plus que le camping aveugle au regard sur le bas-côté de l'étang avec ses caravanes défraîchies, ses mobil-homes abandonnés, ses sanitaires pleurant l'odeur d'eau de Javel ne relèvent

d'une sorte de campement pour derniers survivants du bout du monde, rien en somme de cet étang et de ses environs ne provoque chez le promeneur ce sentiment d'être arrivé au bout du monde. A moi seul parle ce bout du monde qui, à chaque fois qu'il se présente à moi, me propose d'abandonner tout ce qui m'encombre du monde comme il va à son terme pour tenter d'entrer dans un monde qui n'est que commencement, éveil et possibilité.

Pour accéder à Crasse, on descend du TER à Sainte-Gaugurge-Sainte-Colombe, dans l'Orne, en Normandie, département 61. Une voix préenregistrée annonce « Sainte-Gaugurge-Sainte-Colombe », on est le seul à descendre côté gauche dans le sens de la marche du train. On traverse un souterrain sous les deux voies, et on émerge, après quelques tags non convaincants et un petit portillon, devant la gare. Il faut marcher un peu mais très rapidement on accède à la D31.

À cinq kilomètres, sur la route bordée de champs, un petit chemin creux à droite longé de futaies, descendant vers le lieu : il faut s'habituer aux nappes de brouillard émergeant du sol, surtout le soir, la nuit, et le matin. Passé le cri de la chouette ou les silhouettes massives et parfois mouvantes derrière des barbelés, des vaches donc, parfois des bœufs, on est bien dans un lieu habité par des humains. Les haies disparaissent au profit de champs, et voici la maison. Une maison en construction qui n'a pas été terminée, abandonnée même, pas de poteau électrique, pas d'eau. Des murs en parpaings, une porte, deux fenêtres, un étage aveugle dont on voit une demi-porte avec une échelle contre le mur, sur le pignon Est. Pas finie, mais quand même utilisée pour le foin.

Côté ouest, si on tourne le dos à la maison, trois pommiers dans le champ qui vient jusqu'à quelques mètres de la porte, délimité par les barbelés à nœuds réguliers, griffant déchirants coupants. On est dans une cuvette, d'où le nom

de « Crasse », à cause du brouillard permanent. Le champ remonte en pente douce vers une petite forêt, c'est par là que loge la chouette, et très vite d'autres champs, d'autres vaches, des pommiers à cidre, des chemins creux, des haies de bocage.

Derrière la maison la cuvette remonte en pente si raide qu'il n'y a pas de vaches, mais quand même des barbelés, au ras du mur. C'est toujours à l'ombre, humide, hostile, et inaccessible sans bottes. En haut la petite route qui rejoint Planches, non visible à cause des haies de noisetiers.

Pignon sud des barbelés, le champ sud vient jusqu'à cinq mètres de la maison, du chantier abandonné pourrait-on dire, bien qu'habité par un jeune couple heureux de trouver un lieu, le propriétaire n'a pas demandé de loyer, car sans eau ni électricité, est-ce un logement ?

Chantier ou maison, il y a tout de même une cheminée en bout de toit dans le prolongement du pignon sud, des branchages ramassés en tas devant la façade à deux fenêtres, de l'espoir tant que ce n'est pas l'hiver. La présence des vaches est prégnante, bouses, lenteur, masses en déplacement sur herbe grasse. Elles sont normandes, c'est-à-dire blanches à taches noires ou marron foncé, tout un univers ces taches mais on a du mal à y voir des constellations tant il y a quelque chose de consternant dans l'animal, de placidité ou de résignation. Leur mufle est rose, parfois constellé, mais là encore il faut chercher la poésie, tant c'est humide avec de si grands trous de mufle. Au sud il y a parfois des tarentaises, marron clair uni et très cornues. Une rareté par ici.

oh mon amour
mon amour mon amour
mon amour est-ce qu'il ne reste que ces mots, les seuls dont
je veux
mon amour je
ne veux plus qu'une plainte je
de la maison sortie presque courant, expulsée, il fait froid tu
sais tu n'entends il fait froid allée retrouvée où, face à la
plaine face à la peine face à la ronde plaine verte en bord
interne de la ville. sortie presque en courant pas au bout du
monde au bord de la plaine verte l'ouverture où je passais
hier encore pour t'acheter... peu importe. venue voir, m'y
arrêter - l'espace où j'étais de longtemps appelée -, que
quelque chose s'arrête. cette très improbable plaine dans
ces marges qui se cherchent. dis-moi n'étais-je déjà assez
seule que je doive que tu doives t'en aller. je t'en vais. froid
aux dents, plainte retenue à bout de bras, je chasse tes mots.
qui parlera sans toi ? j'arrive d'un œil ne vois passante sur
ma droite mendicante dans des sacs innombrables et sur la
route un homme capuché encapuchonné arrête les voitures
se tourne vers moi, hé ! hé ! c'est qu'il le veut, que je lui
donne, à lui, quelque chose, je fais un petit geste du bout de
ma main au bout de mon bras du bout de ma peine de la
plaine je l'écarte discrètement, tourne alors résolument le
dos à la route aux palissades, ce que je voulais avec toi
regarder : la plaine et ne vois rien mon amour la plaine est
verte mouillée surplombée d'un ciel de nuages, liserée d'une

ligne de jeunes arbres nu, bordée enfin d'un mur qui épouse ses courbes, un mur ou des palissades, je distingue mal, recouvert de peintures, une plaine de pelouses parcourue d'un colimaçon que dessinent de savants surélèvements de terrains soutenus de remblais bas où quelques rares se sont assis, au hasard des cercles, figures esseulées venues ici se poser malgré le froid les nuages, se poser dans la plaine spiralée où j'avais vu l'été des familles installées. à ton enterrement hier j'étais mal habillée. je l'ai vu sur la photo que la famille m'a envoyée. que veux-tu : tu n'étais pas là. à droite les rues que j'empruntais hier ou avant-hier pour la première fois, qui filent au loin comme je filais pour t'acheter... je ne peux rester là adossée presque à la mendiante, de l'extérieur de la grande onde je fais le tour, c'est que je rentre, je longe des arbres aux chaussettes blanches qui pianotent vaillamment l'allée, levant les yeux je vois de l'un les innombrables bras de cris dressés vers le ciel je ne pleure pas j'avance, je rentre, sur une pierre est écrit justice en lettres capitales, je passe je n'ai jamais été très forte pour les descriptions, un homme pris dans la spirale danse un casque sur les oreilles, de la spirale un autre sort des sacs au bout des bras, la traverse, sort-il lui aussi des magasins où hier ou avant-hier j'allais, longeant la plaine du parc du ninove, 50°50'58.4"N 4°20'11.6"E. j'entends encore de l'amour à dire et à te dire. j'entends encore ton amour dire.

codicille: toujours ce sentiment d'aller à rebours de la consigne. l'épreuve de ma résistance foncière à la nomination d'un lieu, plus loin, face au nom propre. résistance invaincue, qui cherche ses termes de remplacement, en trouve de provisoires ici mais non quelconques. il fallait ce recours à l'expulsion de soi pour y parvenir. l'établissement de cette fiction.

S'il n'est rien qui termine le tout, le seul franchissement possible appartient à la légende. S'il n'est plus possible au-delà d'une certaine limite de raconter des faits humains, que se métamorphose le paysage, que se cuirasse la femme des fureurs du Caucase. La Colchide est loin, pour y parvenir il faut d'abord franchir les passes couleur de nuit des Symplégades, roches jumelles qui ferment la mer. Là, sur une terre barbare, adossée à la Scythie, veillait le monstre aux yeux toujours ouverts sur la toison couleur de flammes. Pays des femmes insoumises, de la cohorte des guerrières sans mâles armées de boucliers, assemblées sur les bords du Thermodon, pays au bord d'une mer close, le Pont qui refoule ses cadavres pour l'éternité, la Colchide est loin mais laisse briller des promesses nouvelles. Que revive l'antique forêt, les massifs volcaniques du Caucase, l'eau marécageuse du Phase et les champs semés des dents du dragon, que la Colchide reprenne sa toison dorée. C'est un lieu où le soleil se regarde en face.

Un vieux fauteuil défoncé sous un carbet au milieu d'un carré de béton approximatif, délimité par quatre poteaux en bois gravés, par endroits, de mots et de chiffres, et son toit de tôle verte. Des baraques en tôle, et que ça frémit, et que ça tambourine et claque dans les pluies et les grands vents, et que ça cuit dans le plein soleil. Kayaks, pêcheurs, nasses, bateaux à sec, touristes égarés sur la carte, cohabitation précaire en bord de galets ronds et gris. Sous les galets le sable. Noir. Le volcan n'est pas loin. Un grand terrain de boule, vaste rectangle gris soigneusement ratissé et les bordures de bois qui cernent. Une bande de terre et d'herbes à vache. Vieux pneus frigo bouts de ferraille plastique rouille en tas. Vastes hangars abandonnés et dedans, immobiles et muets, restes de chars carnavalesques, figures de géants, bouts de décor. Local associatif des boulistes grilles fermées et dedans encagés les tables et les chaises rouges et le bar et les affiches qui annoncent les prochains tournois. Baraques de tôles et de bois et de béton et les coqs et les poules qui traversent à la hâte, et les chats qui s'étirent. Manguiers lourds de fruits et les mangues éclatées, au sol. Rochers noirs dentelés aiguisés et la mer qui lèche, affouille en déboulés d'écume. Maison aux rideaux jaunes sans fenêtres volets de bois et le petit jardin tout en couleurs. Les étoiles, la lune en hamac, et la marée imperceptible sous ces latitudes. Le béton inégal d'une route sans issue. La rivière grise et blanche, grosse de boue et de roches les jours de grandes pluies, et qui se jette dans la mer. Chien errant corps inquiet qui rase la nuit et fouille les poubelles. En face le Venezuela.

La grande digue de Viana do Castello, au Nord de Porto, Portugal, qui sépare le fleuve Lima de la rade du port de pêche est une lande de terre bitumée et sale dont on cherche à atteindre la pointe parce qu'on ira bien sûr au bout de cette digue, ce n'est pas le bout du monde, et au bout demi-tour, voir au large, et demi-tour. On y accède en descendant la rue principale, l'Avenida dos Combatentes da Grande Guerra, toute pavée, marbrée, et carrelée jusqu'au fleuve, jusqu'à la place principale de la ville qui s'ouvre sur la berge du fleuve, et sur laquelle on a érigé le monument aux morts pour la Liberté, une arche composée de trois immenses poutrelles à laquelle est suspendue une chaîne brisée, arche monumentale autour de laquelle on a construit deux bâtiments publics contemporains dont un est sans doute la médiathèque et le centre culturel de la ville et derrière lequel se trouve comme un vide, un parking à ciel ouvert, grand espace au vaste quadrillage dessiné de rectangles blancs tous ouverts sur un côté découpant sur le bitume les places où se garer, dessin d'un labyrinthe moderne dans lequel on ne saurait se perdre et qu'on traverse à pieds sans pour autant trop couper de ces lignes blanches en parce que naturellement on suit les allées proposer pour les voitures et que ces traces vont aussi en direction du bout de la digue. Le long d'un quai côté port un grand bateau blanc missionnaire, un ancien hôpital des mers, de l'autre côté, le long du fleuve le parking devient route qui longe le fleuve qui donne accès à une série de vastes hangars de stockage

et un peu plus loin encore, bien avant le bout de la digue, un terrain vague clôturé à l'entrée duquel, posé sur ce terrain un voilier qu'on avait d'abord peut-être vue de loin, de babord, entre deux hangars, trop haut qu'il était, perché sur sa quille, sa coque à l'air libre, surélevé, soutenue par un trépied de poutres métalliques qui le transpercent, un voilier transatlantique abandonnée sur une terre inhospitalière, exposant aux yeux de tous une coque nue, sale, abrasée, toujours en attente d'une couche de peinture, sa quille plantée au sol, son mat nu, des cordages raides, une baume abattue. À tribord un grand escabeau pour monter sur le pont, un pont de bois désolé, cabine éventrée, mais dessiné sur ce pont une marelle, uma amarelinha de peinture blanche aux cases numérotées de un à huit, avant le un, la Terre, puis sauter un, deux, trois, quatre et cinq, six, sept et huit, Ciel. Bateau perdu, marins perdus, le ciel au bout de cette marelle, sept, cinq, quatre et cinq, six, sept et huit, Ciel sur cette marelle, sur le pont de ce voilier à bout de tout, au loin du bout de la digue, amarelihna de là le bout du monde.

À la surface des flaques d'eau se reflètent le poteau d'appui du portail gris clair surmonté de barbelés et les mauvaises herbes longeant enveloppant la clôture de grillage fin. La rue s'y heurte stoppée découpée entre voie publique et voie privée, arrachée à sa fonction de voie de circulation reliant une rue à une autre. Un panneau vitesse limitée à 10 kilomètres heure pourrait le laisser croire pourtant. Aucune silhouette déambulant sur le trottoir, aucune destination à atteindre. Les automobilistes, sur la rue voisine, seraient étonnés d'y apercevoir une présence, là, dans cette rue qui n'en est plus une, à deux pas de l'intersection entre la rue Montcalm et l'avenue Denfert Rochereau, ancienne rue dite de la Soif où les bars, côte à côte, rassemblaient la vie du quartier. Ravalements oubliés, maisons avoisinantes désertées, bombées de couleurs vives, artificielles : poitrines aguichantes, oiseaux d'îles lointaines, gueule de pirate aux sourcils ailés et bouches incendie rouge écarlate ponctuant la grisaille. Les mousses cascadedes gouttières ou y gisent retenant l'humidité de l'océan, les nuages s'élèvent au-dessus des silos cylindriques, de tours, sorte de cheminées, jaune canari. Pas un pas plus en avant, *Accès interdit à toute personne non autorisée*. Fureter entre *Toutes directions* et centre du quartier avant de revenir à ce bout de rue, et on ne sait pas, on se sait plus ce qu'il y avait au-delà, à quelques pas, dans le rayon d'un soleil que l'on voudrait poursuivre de l'autre côté du portail, qui nous

échappe, bondissant contre la façade taguée de l'usine de phosphore voisine, *sous vidéo protection*.

La ville n'est là qu'administrativement et le département se prépare à changer de nom pour s'en aller jusqu'au delta et la mer. Un projet de quartier nouveau devrait émerger à partir de quelques ateliers, d'une ou deux résidences de vieillards et de la gare avec sa couverture brisée au-dessus des voies et son esplanade menant au bâtiment posé là pour servir d'opéra provisoire, points avancés de vie mais il est douteux qu'il s'étende jusqu'à cette rencontre des deux courants invisibles, séparée qu'est la route de leurs lits et de leur rencontre par une levée de terre et au-devant d'elle par une petite étendue laissée libre pour les crues. Il y a eu, longtemps après être passé sous le béton de la voie, cette route creusée entre la civilisation virtuelle et, au-delà d'une bande d'herbe et buissons longeant un étroit canal, la barrière de terre les séparant de la rive du courant qui vient des basses montagnes et sert de frontière avec le midi, les deux pentes couvertes d'herbe pelée et d'arbustes avec les quelques événements que sont les rares petits arbres et bosquets. Il y a eu lentement la descente du terrain voué au futur quartier au niveau de la route et le dessin de quelques chemins ou routes sans destination évidente, une canalisation émergeant du sol face à un petit cube de béton percé de deux ouvertures fermées pour franchir le canal sur un semblant de pont en bois peint en blanc, une haie de cyprès sur la droite au fond d'une prairie, une série d'arbres hirsutes au sommet de la levée de terre sur la gauche dont la hauteur s'accroît légèrement, l'arrivée d'arbres plus

importants au bord du canal, l'élargissement de la bande d'herbe, la survenue perpendiculaire à la route d'une longue allée bordée de deux alignements de grands arbres, une petite courbe éloignant la route du canal environ deux cents mètres avant ce moment où elle se tord pour remonter vers le nord, ce point où, derrière les levées de terre et ourlets de terrain se rencontrent la rivière et le puissant fleuve, invisibles mais dont la présence est sensible, la limite de la ville et la jonction de trois départements.

Il y a ce moment : poser pieds à terre.
Tout de soi qui échappe au contrôle. Le corps livré au sol.
Natal.

Si l'on oublie nos premières années, elles se souviennent pour nous. Retiennent la mémoire à leur manière. À notre insu. Les lieux, empreintes de nous peut-être. Ce premier pas posé, une gravité plus que nécessaire.

Il tient la main de sa fille. Elle n'a jamais connu cette terre. Qu'elle le protège contre, il glisserait sans elle, se dissoudrait dans le béton de la piste.

Depuis plus de quatre heures, il est au Liban.
Alors qu'assis derrière un hublot sans réelle transparence.
Il marchait déjà dans ses rues, à travers la langue des autres passagers.
Marchait immobile. Crispé.

Ces bribes d'arabe, ce chantonnement particulier — il ne les avait plus entendues depuis... une vie ?
Pays désormais étranger, et aussitôt, cette familiarité méfiante.
Son corps se souvient pour lui. Son souffle, sa peau.
C'est imprécis, fugace. Implacable.

Un clin d'œil vers sa fille, pour un semblant de normalité.
Mais elle le connaît.

Une pression de doigts répond à ce qu'il n'ose pas de lui.

Ils passent entre les membres masqués de l'équipage.

Les yeux, bienveillance routinière.

Et les voix, chaleureuses.

Les « Bon séjour au Liban. » Les « Bienvenue au Liban. »

On a compris, on est au Liban.

Il se retient d'ironiser. Ce réflexe qu'il attribue à l'esprit français.

Les visages à demi cachés par les masques donnent un aspect irréel aux retrouvailles avec le pays.

Le protocole sanitaire les poursuit jusqu'ici : désinfection des mains, distances, formulaires.

Les ronds blancs marqués au sol imposent des files d'attente espacées.

La pandémie a redessiné jusqu'aux rituels d'arrivée.

Comme si le monde entier adoptait enfin les gestes barrières qu'il s'impose, lui, depuis trente ans.

Un long passage au plancher instable.

Au bout, les escaliers mécaniques sont arrêtés.

Ils descendent à pied, pas lourds sur le métal sonore.

Un couloir aux murs grisâtres, un peu écaillés.

Des panneaux en arabe, français, anglais.

À droite, les toilettes. Hommes, femmes, clairement signalées.

Les néons clignotent par endroits, zones d'ombre mouvantes.

Slalomer entre les jambes pressées, d'autres nonchalantes.

Parmi des éclats rieurs. Heureux.
Et lui ?

S'il comprend encore sa langue natale, il ne sait plus la
parler.
Ou à peine.
Nommer les plats libanais. Quelques formules de politesse.

Il ne veut pas la parler.

La taire serait sa dernière forme de résistance
Retrouver les mots de son enfance l'exposerait à la
vulnérabilité d'avant.

Trente ans à se construire une autre voix. Un autre corps.
Et voilà que l'aéroport résonne de ces gutturales qu'il a
mises sous silence.

Il n'est plus Libanais.

Et pour bien le signifier, il fait semblant de ne pas
comprendre.
Recourir au français, ou à l'anglais.
Faire répéter inutilement.
Ne présenter aucune faille.
Gommer dans la langue ce qui le trahit.

Ses traits d'Orient. La couleur de ses cheveux. Ses sourcils
épais.
Ce visage qui l'a toujours dénoncé.

Pense-t-il.

« Autres nationalités. »

L'homme derrière la vitre, avachi sur son fauteuil de faux cuir.

Visage coupé par le masque chirurgical

Il les observe longuement. Trop longuement. Lui surtout.

Puis bruit sec du tampon.

Mouvement de la main.

Entrée officielle sur le territoire.

Aussitôt, les tapis roulants.

Tout est ramassé ici. Ne pas comparer à Charles de Gaulle, ce serait trop mesquin. Il s'empresse de rejeter le mépris qui revient, familier. Presque réconfortant dans son injustice.

Cette terre des origines, il l'a tant tenue à distance qu'il ne sait plus comment l'approcher autrement.

Ou à contre-pieds — le pays, l'ennemi de toujours. Trente ans après, s'étonner de n'avoir toujours pas pardonné.

Un écran indique « Vol Paris » en trois langues.

La foule se presse, les roues s'entrechoquent.

Les valises tournent, certaines depuis si longtemps qu'elles semblent orphelines.

Des employés en uniforme Aéroport de Beyrouth proposent leur aide, chariots tendus au bout des bras.

Il s'engage dans la file « Rien à déclarer. »

Il retient tout ce qu'il aurait à déclarer.
Tout ce qu'il aurait à hurler.
Tant de mots.
Sa colère de toujours.

Il évite de croiser le regard du douanier.
De peur qu'il ne le repère à sa seule haine.

Dans le hall, une masse compacte de gens.
Plus nombreux que les passagers.
Certains avec des pancartes.

Les accolades hésitantes.
Entre désir de contact et réflexe de distance.
L'odeur du lieu.
Mélange de café cardamome, de parfums sucrés, de
désinfectant.

D'immenses baies vitrées sans protection.
Que signifie tant de transparence ?
Dehors alors qu'on n'est pas encore sorti.
La lumière d'octobre enveloppe l'aéroport d'une douceur
inattendue.

Partout, l'agitation.
Tous ces véhicules. Doubles files. Gesticulations.
Les chariots délaissés.
Les figures humaines posées là, simples éléments du décor.
Des conversations en arabe, en français, en anglais.

La voiture démarre.
Le sol libanais sous les roues.

Octobre 2020.
Beyrouth minée par l'explosion du 4 août.

La route évite certaines zones.
Contourne les quartiers les plus touchés.
Il observe ces détours obligés.
Nouvelle géographie d'une ville qu'il ne reconnaît pas.
Que sa fille n'a jamais connue.

Beyrouth s'ouvre devant eux, comme si ses ruelles les attendaient.
Entre odeurs d'essence et de chaleur.
De poussière et de souvenirs lointains.

Les klaxons ponctuent la route d'impatience.
Battement de cœur d'une terre qui continue.
Malgré tout.

Pourquoi ces quelques mètres lui semblent déjà comme le bout du monde ?
L'arrivée, une fin ?